NOS MISSIONNAIRES PATRIOTES ET SAVANTS



NOS MISSIONNAIRES

PATRIOTES ET SAVANTS

PAR

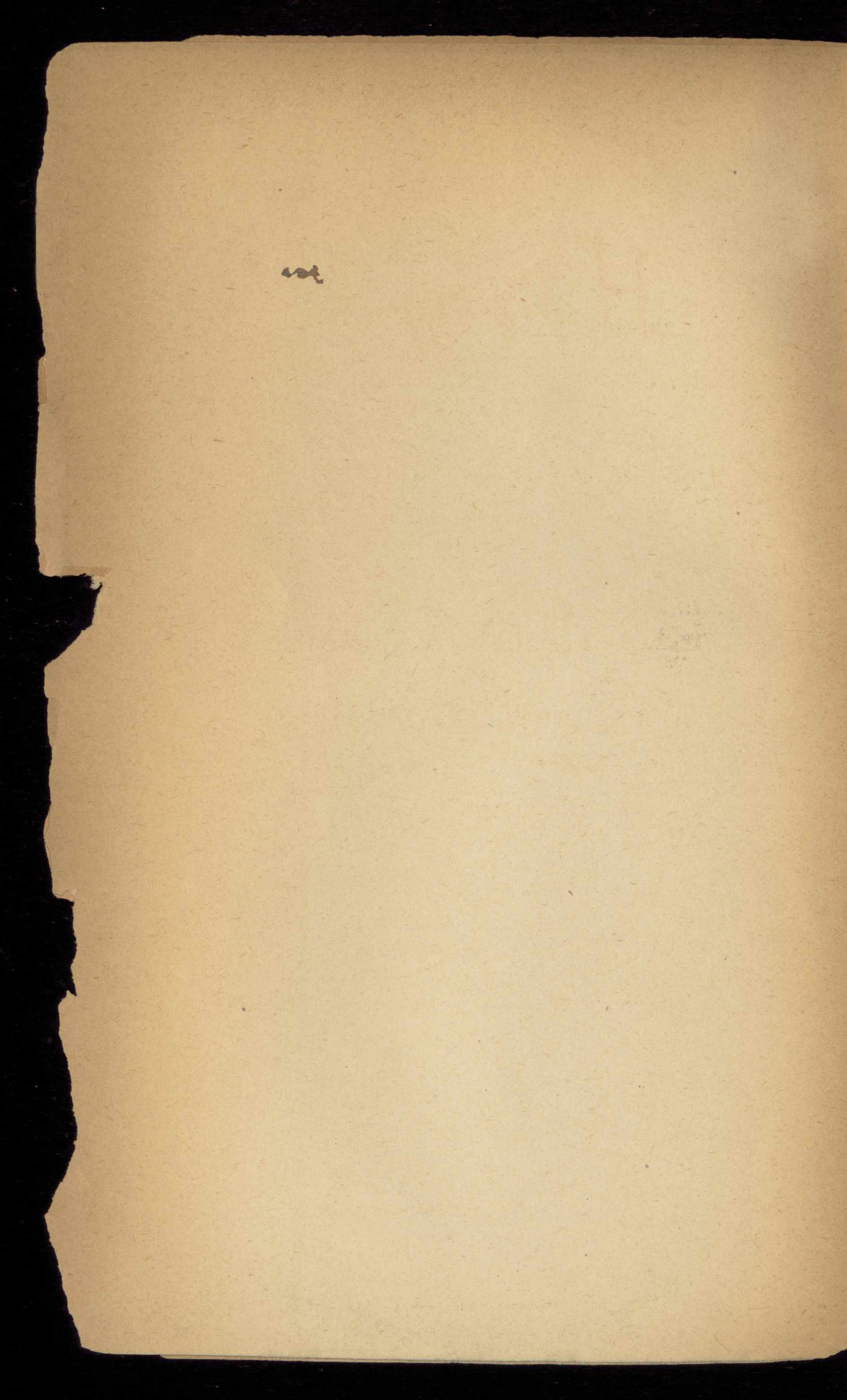
A.-A. FAUVEL

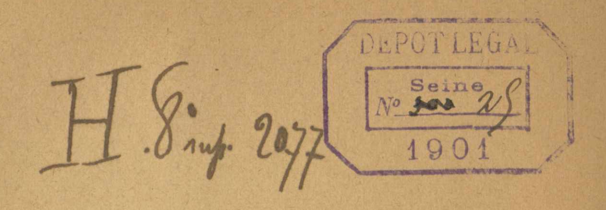
ANCIEN OFFICIER DES DOUANES CHINOISES
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

Décembre 1900





NOS

MISSIONNAIRES

PATRIOTES ET SAVANTS



NOS
MISSIONNAIRES
PATRIOTES ET SAVANTS

PAR

A.-A. FAUVEL

ANCIEN OFFICIER DES DOUANES CHINOISES
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

—

Décembre 1900

NOS

MISSIONNAIRES

PATRIOTES ET SAVANTS

Semez de la graine de missionnaire.

H. FOURNIER
Ambassadeur à Constantinople.

I

Un de nos meilleurs ambassadeurs auprès du Sultan, le regretté M. Henri Fournier, homme du monde, doublé d'un observateur émérite, disait, bien qu'il fût plutôt voltairien que religieux : « Semez de la graine de missionnaire. » C'est qu'il avait pu voir de près, en Orient, tout ce dont sont capables, pour la dissémination de l'influence française, ces modestes pionniers de notre civilisation. Paul Bert, qui fut l'admirateur et l'ami de Mgr Puginier, au Tonkin, et refusa au grand mandarin tonkinois Hoang Ké-vien le renvoi des missionnaires, et

M. Constans lui-même, qui vint exprès, dit-on, de Constantinople à Paris, pour défendre les PP. Assomptionnistes, auraient pu signer la même déclaration. M. Doumer, qui, l'an dernier, faisait venir de Chang-haï le P. Froc, le savant directeur de l'observatoire météorologique de Zi-ka-weï, pour le charger d'établir des stations analogues en Cochinchine, et qui est actuellement en instance pour obtenir des frères des écoles chrétiennes deux écoles de plus dans cette colonie, est évidemment du même avis, bien qu'il n'ose peut-être pas l'exprimer aussi ouvertement que M. Fournier. Le général Galliéni, qui a eu si souvent l'occasion d'utiliser les connaissances spéciales de nos missionnaires à Madagascar et qui en a proposé au moins deux pour la croix de la Légion d'honneur, pourrait, sans doute, lui aussi, répéter le mot de l'ancien ambassadeur à Constantinople, s'il n'avait pas la crainte de se faire traiter de réactionnaire par son ministre de la guerre, sinon par le ministère tout entier.

Deux marins qui se connaissent en hommes, pour les avoir étudiés sous toutes les latitudes, rendent un éclatant hommage à nos missionnaires. Écoutez l'amiral Aube, ancien ministre de la Marine : « De tels hommes ne sont pas

seulement l'honneur de la religion à laquelle ils ont donné leur vie, ils sont l'honneur de l'humanité tout entière ; leurs vertus sont de plus de poids dans la balance, où se pèsent les destinées de notre race, que toutes les corruptions que le monde, le *wideworld*, étale aux yeux du voyageur... Les Missions sont essentiellement françaises ; c'est que, pour les missionnaires, comme pour les populations qu'ils dirigent, la France est toujours le représentant avoué du catholicisme, la plus puissante et la plus complète expression de son génie [1]. »

Dans un discours au banquet des anciens élèves du collège de Juilly [2], l'amiral Humann rendait un témoignage semblable aux missionnaires en général. « En butte aux basses jalousies du peuple, aux persécutions des autorités, soutenus par la seule force que donne la foi, quelques centaines de missionnaires cheminent isolément, semant partout la bonne doctrine. Malgré les difficultés innombrables accumulées sous leurs pas, la dignité de leur vie, l'abnégation de leur œuvre, finissent toujours par leur concilier le respect et l'autorité. Et qu'on ne vienne pas dire que cette influence bienfai-

1. *Entre deux campagnes*, par Th. Aube, p. 148.
2. Le 27 mai 1893.

sante demeure stérile pour les intérêts généraux de la France ! Partout où réside le missionnaire, le nom de la France se fait connaître, le prestige s'affirme et s'accroît. »

Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres noms illustres et apporter le témoignage désintéressé de nombreux hommes d'État à l'appui de cette thèse que nos missionnaires sont nos meilleurs diplomates et les plus utiles agents de l'influence française dans le monde entier. Ils ont donc mille fois raison, tous ces représentants de la France qui demandent qu'on envoie des missionnaires dans les pays lointains, où ils sont chargés de veiller à nos intérêts politiques et commerciaux. Il faut donc exporter de la graine de missionnaire, mais comment préparer cette utile semence si le gouvernement s'acharne, par un esprit aussi antireligieux qu'antinational, à détruire les sources précieuses de cette armée pacifique, qui, sans argent et sans autres canons que ceux de l'Église, a su préparer la conquête de la plupart de nos colonies et a précédé partout nos commerçants, nos marins, nos soldats et nos consuls ?

Devant la campagne, aussi folle que haineuse, menée depuis quelque temps par la bande enragée des Fils de la Veuve, par les amis

du traître et leurs alliés : les protestants, les étrangers et les sans-patrie, contre tout ce que la France possède de plus fidèlement dévoué à son service, nos religieux et notre armée, il est du devoir strict de tout Français, comme de tout catholique, de protester avec la dernière énergie.

Devant l'assaut furieux qui se prépare contre ce qu'il y a de meilleur dans le pays et qui vise à détruire nos congrégations et, par suite, nos missions, il est du devoir de chacun de ceux qui tiennent à arrêter le mouvement de scepticisme mortel et de décadence sociale, qui ruinera notre influence à l'étranger, en même temps que la source des missionnaires, de faire tous ses efforts pour l'enrayer. Persuadé que, malgré toutes les publications spéciales dont ils ont été l'objet, les travaux de nos missionnaires sont encore peu connus du grand public, nous avons voulu prendre notre faible part dans la lutte actuelle en apportant ici notre témoignage en leur faveur. Puisse-t-il avoir le rôle du grain de sable qui souvent changea le cours de l'histoire ! Si c'est là un souhait trop ambitieux, contentons-nous d'avoir le plaisir désintéressé de dire ici quelques mots en l'honneur de ces missionnaires que nous avons vus

à l'œuvre en Chine, en Cochinchine, dans l'Inde, à Madagascar, en Afrique, comme en Turquie et en Asie Mineure, et chez lesquels nous avons toujours trouvé la plus aimable hospitalité. Là où nous n'avons pu admirer directement leurs œuvres, comme au Japon, en Amérique et en Océanie, nous aurons le témoignage de nos parents, de nos amis de la marine, de l'armée et des services diplomatique et consulaire.

Des publications spéciales, telles que les *Missions catholiques*, les *Annales de la Propagation de la Foi*, celles de *la Sainte-Enfance*, et mille autres feuilles religieuses, tiennent le monde au courant des résultats de la prédication de nos missionnaires. Le point de vue politique et scientifique n'est pas leur affaire et ce n'est qu'accidentellement qu'elles s'en occupent et combien peu. C'est justement celui qu'il importe de faire connaître aujourd'hui, afin de bien montrer à tous, mais particulièrement à nos gouvernants, que nos missionnaires savent toujours être Français et très souvent savants ; qu'ils sont, par suite, de dignes représentants de la France, d'utiles auxiliaires de la science, qu'il y a lieu de protéger et d'encourager, au nom du pays d'abord et ensuite

de l'humanité savante tout entière. Les étrangers eux-mêmes l'avouent et les gouverneurs des Indes anglaises reconnaissent le fait d'être jésuite comme l'équivalent de tous les diplômes anglais exigés pour enseigner ou même pour faire partie de l'Université et examiner.

La Chine est en ce moment à l'ordre du jour. Une révolution terrible dirigée par les adeptes de l'association secrète que les Anglais ont baptisée du nom de Boxers, mais dont la désignation exacte est la secte des *I-ho-kiuen* (poings de la juste harmonie ou union harmonieuse des poings) [1], met les provinces du nord à feu et à sang et menace tout l'empire. On sait comment tous les établissements et toutes les églises de la mission catholique de Pékin ont été attaqués; en nombre d'endroits, les missionnaires et religieuses ont été massacrés. Demain peut-être apprendrons-nous de nouveaux désastres partout où l'insurrection a pris naissance. On peut craindre de la voir faire tache d'huile et s'étendre à toutes les provinces de l'empire,

1. Le P. Mangin S. J. missionnaire du Tché-li Sud-Est traduit : Lutteurs pour la justice et la concorde. (*Chine et Ceylan*, lettres des missionnaires de la Compagnie de Jésus, n° 5 août 1900).

car elle a pour elle l'appui secret du gouvernement, inspiré par l'impératrice régente, l'ennemie déclarée des étrangers et du parti progressiste. « La Chine aux Chinois, mort aux *Yang-kouei-tze* » (diables étrangers), tels sont les cris de ralliement de ces nationalistes nouveau genre, avec lesquels les troupes impériales, toujours avides de pillage et composées des pires éléments, ont fait cause commune, secrètement poussées d'ailleurs par les ordres mêmes de l'impératrice Tze-hsi. Les chrétiens sont partout massacrés, et les missionnaires ne voulant les abandonner, pour se réfugier dans les ports ouverts, sous la protection des canons des navires de guerre étrangers, vont, sans doute, payer de leur sang leur dévouement à ce malheureux peuple chinois, opprimé par ses mandarins et poussé par eux à l'attaque contre les étrangers.

En raison de cette triste actualité, nous parlerons tout d'abord des travaux scientifiques et humanitaires de nos missionnaires dans l'Empire du Milieu, où nous avons eu l'occasion de les admirer et de les voir se développer depuis près de trente ans. Lorsque, le 2 décembre 1872, nous nous trouvâmes isolé dans la ville tartare de Pékin, où nous commencions,

à l'Inspectorat des douanes chinoises, les premiers jours d'un exil qui devait durer sept ans et demi, nous eûmes la joie de découvrir, à 2 kilomètres de notre résidence de la rue du Poisson-sec *(Kan-yu-hou-tong)*, sous les murs des jardins de l'empereur Toung-tche, à l'ombre des tours d'une cathédrale gothique en briques grises, le Pé-tang [1], un véritable petit coin de France. Là, quelques jours plus tard, nous fêtions gaiement la Noël, au milieu d'une de ces congrégations de missionnaires français, que l'on trouve partout dans le monde, où il y a du bien à faire en civilisant les hommes et en sauvant les âmes. Sous l'habit chinois, adopté ainsi que la coiffure par les Pères Lazaristes (seul l'évêque, Mgr Delaplace, gardait la soutane et le chapeau européens), les Pères de la mission du Tché-li nord, comme tous nos missionnaires d'ailleurs, ont gardé le cœur chaud des Français. C'est toujours avec la plus grande amabilité qu'ils reçoivent leurs compatriotes. Nous tenons à les remercier tous ici pour le charmant accueil que nous avons trouvé auprès

1. *Pé-tang* veut dire cathédrale du nord ; les autres églises catholiques de Pékin ont pour nom chinois : *Si-tang*, *Toung-tang* et *Nan-tang* d'après les trois autres points cardinaux.

d'eux, un peu partout dans le monde, et nous devons dire que c'est grâce aux excellents conseils pratiques de Mgr Delaplace et de l'abbé Favier à Pékin, des PP. Basuiau et Rathouis à Zi-ka-weï, de tant d'autres enfin qu'il serait trop long de nommer, que nous avons pu éviter quantité de petits accidents de santé qui éprouvent tant les débutants, les découragent et leur font prendre le pays en horreur. Nous avons pu, grâce à eux et aux innombrables travaux qu'ils ont publiés sur les mœurs, les coutumes, les langues des pays qu'ils évangélisent, tirer le meilleur parti possible de nos séjours à l'étranger. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion de leur en témoigner ici toute notre reconnaissance et qu'une position indépendante nous permette de dire hautement ce que tant de diplomates et de consuls, d'officiers même de nos armées de terre et de mer, ne peuvent reconnaître publiquement, on sait trop pourquoi.

Disons maintenant deux mots de l'histoire du Pé-tang, la cathédrale du nord. Elle fut construite peu après la guerre de 1860, sur un terrain donné à la France et avec l'argent de l'indemnité, versé par le gouvernement chinois. Quand les mandarins s'aperçurent que les deux

tours dépassaient de beaucoup la hauteur des murs des jardins du palais impérial, ils vinrent supplier Mgr Delaplace de les faire abattre. On pouvait, du haut des clochers, voir dans l'intérieur du parc de l'empereur, et les deux tours, menaçant le ciel et s'élevant plus haut que tous les monuments de la ville, allaient ruiner l'influence heureuse des éléments protecteurs de la dynastie, puis amener la ruine et la maladie à la cour du Fils du Ciel.

C'est la fameuse théorie des influences secrètes des éléments, l'eau et le vent, le redouté *Fong-chouèi*, dont savent si bien jouer les astrologues chinois, pour le plus grand bien de leur bourse et le plus grand ennui des superstitieux fils de Han. « A quelle hauteur passent les bons génies du vent et de l'eau ? leur demanda l'abbé Favier. — A cent pieds, répondirent sans hésiter les mandarins stylés par les sorciers. — Très bien, répliqua le Père, j'arrêterai la construction à quatre-vingt-dix pieds. » Ainsi fut fait, et pour se défendre contre les regards indiscrets, on éleva le mur du palais d'une hauteur suffisante.

Mais l'inquiétude des courtisans et la haine des païens n'étaient pas apaisées, on intrigua sourdement auprès du ministre de France,

M. de Rochechouart, pour qu'il persuadât à l'évêque de faire raser les tours, qui décidément avaient le mauvais œil. Mgr Delaplace, après avoir montré qu'on n'y avait mis aucun escalier, et que l'accès de la plate-forme était par suite impossible, répondit qu'il se laisserait plutôt ensevelir sous leurs débris que d'en enlever une seule brique. Le mur du palais fut surélevé de quelques pieds et les choses en restèrent là. Ceci prouve qu'avec les Chinois il faut oser vouloir. Il y a quelques années, quand l'empereur Kouang-hsü atteignit sa majorité et prit seul les rênes du gouvernement, l'impératrice-régente Tze-hsi dut se retirer dans son palais, situé dans la partie des jardins contiguë au Pé-tang. Sous prétexte d'agrandir son parc, elle fit entamer avec la légation de France, alors gérée par M. Constans, de nouvelles négociations, afin d'acquérir l'église et toute la propriété des Lazaristes. On se laissa persuader par les offres magnifiques d'un plus grand terrain et d'une grosse indemnité en argent, qui permit à l'abbé Favier d'édifier une nouvelle cathédrale et des bâtiments plus spacieux pour les missionnaires, l'hôpital et l'orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, devenus trop étroits à l'ancien Pé-tang. Le tout fut inscrit

au nom de la France, dans le traité spécial auquel M. Constans attacha son nom. L'impératrice avait sauvé la face du gouvernement chinois, et elle sut faire savoir partout que les catholiques avaient été enfin chassés de la ville impériale. C'était le mauvais côté de la transaction, car on peut croire dans tout l'empire que les Français avaient disparu de Pékin. On trouve là le premier indice de cette politique anti-étrangère dans laquelle Tze-hsi s'est donné carrière ces temps derniers, avec la violence que l'on sait. C'est grâce à elle certainement que se sont perpétrés les derniers événements qui nous apprennent la ruine des nouveaux établissements du Pé-tang, l'incendie des autres églises, des légations et le meurtre de nombreux Européens. Quand donc apprendra-t-on qu'avec les Chinois toute concession est une marque de faiblesse et un premier pas sur une pente dangereuse, presque impossible à remonter. Nos missionnaires le savaient mieux que personne, mais nos diplomates ont cru que leurs conseils étaient les meilleurs ; ils ont pesé d'un tel poids dans la balance que l'on a dû se soumettre ; on voit maintenant les résultats de leur tactique.

Nous avons dit que Mgr Favier a construit

les deux églises de l'ancien et du nouveau Pétang. L'évêque actuel de Pékin a construit également le superbe consulat de France élevé à Tien-tsin, en 1871, avec une partie de l'indemnité accordée au gouvernement français pour la destruction du Yâmen chinois qui servit de résidence à nos représentants jusqu'au mois de juin 1870, époque à laquelle il fut réduit en cendres ainsi que l'église catholique, après le massacre du consul, M. Fontanier, de son chancelier, M. Thomassin, et des Sœurs de l'orphelinat de Saint-Vincent de Paul, par une bande de malandrins soutenue par les mandarins. L'abbé Favier, se faisant architecte, entrepreneur de travaux et même maçon, dirigea les manœuvres chinois et réussit à élever cette magnifique construction, aujourd'hui fort endommagée par les boulets de l'armée chinoise et dont le prix de revient parut ridiculement modique aux architectes des affaires étrangères, quand on leur soumit les plans et les devis. Ils auraient sans doute préféré y dépenser des millions pour y inscrire leur gloire aux frais de la France. Grâce au P. Favier, l'État économisa une belle somme, car le brave missionnaire sut se servir des seuls matériaux fournis par le pays. Il n'employa que de la main-d'œuvre

chinoise et ne fit pas plus payer ses plans et devis que ses peines et soins.

Le P. Favier est aussi musicien, et on lui doit la formation de l'harmonie du Pé-tang, organisée à l'instar de nos musiques militaires et qui est fort appréciée des étrangers résidant à la capitale. L'évêque de Pékin n'a pas dédaigné d'imiter l'exemple de Mgr Lavigerie, et c'est aux sons de la *Marseillaise*, fort bien exécutée, que l'on reçoit la visite du ministre de France auprès de la cour chinoise, quand il vient conférer au Pé-tang au sujet des intérêts des chrétiens de la mission ou prendre au besoin les avis de celui qu'une résidence de près de quarante ans en Chine et une connaissance parfaite de la langue, des mœurs et des usages chinois rendent un aide précieux pour tous nos diplomates. N'est-ce pas à lui qu'on doit d'avoir arraché à l'impératrice régente le fameux décret qui, l'an dernier, reconnut la religion catholique dans tout l'empire et qui assimilait nos missionnaires aux mandarins, leur donnant un statut officiel, rendant les rapports beaucoup plus faciles avec les autorités du pays ? On comprend toute l'importance qui s'attache à ce succès quand on connaît les intrigues des puissances étrangères pour arracher à la France

la protection des catholiques, affirmée par ce décret. Tout l'honneur en revient à Mgr Favier, soutenu par le ministre de France, M. Pichon. Grâce à lui notre représentant à Pékin fut le premier informé des complots, tramés par les Boxeurs contre les missionnaires et les légations, qui éclatèrent en juin dernier, surprenant tous les autres ministres étrangers.

Non content d'avoir assuré à la France les privilèges en question, Mgr Favier a voulu répandre le plus possible notre belle langue dans l'Empire des Fleurs en continuant l'œuvre inaugurée par Mgr Delaplace, au cœur même de Pékin, à l'église du Nan-tang vers 1875 avec les petits Frères Maristes de Saint-Genis-Laval, Malgré les objections très nombreuses que l'on fit à son projet d'écoles, en lui disant que les Chinois parlant français ne pourraient trouver qu'en très petit nombre l'emploi de leurs connaissances, puisque la langue du commerce en Extrême-Orient est l'anglais, il s'obstina patriotiquement et fit ouvrir, en 1894, un modeste cours de français à Tien-tsin. Dès 1895, la charge devenait lourde pour la mission, car on comptait déjà 120 élèves. On fit venir de France de nouveaux petits Frères Maristes, qui voulurent bien accepter la position de professeurs.

Les collèges continuant à se développer, on dut en ouvrir un troisième dans la même année. Il débuta avec 40 élèves. En 1898, ces deux écoles ne suffisant pas aux demandes, on établit une succursale à Cha-la-eul près Pékin, où l'on eut 30 élèves dès le début. Jusqu'en 1898 la mission, mue par un louable sentiment de patriotisme, faisait tous les frais. Les constructions avaient coûté 60 000 francs, et l'entretien se montait à 4 000 francs par an environ.

Le gouvernement français, mis au courant de ces succès par M. Pichon, alloua 5 000 francs à la seconde école de Tien-tsin, que l'on céda au Conseil municipal français et qui est administrée par le consul de France. On y comptait 75 élèves au commencement de l'année 1899. Le collège de Pékin, mis, lui aussi, sous la protection du ministre de France, est devenu ainsi collège national français, et il reçoit un secours officiel du gouvernement, sous la forme d'une allocation annuelle de 5 000 francs. Grâce à cette libéralité, bien comprise et de bonne politique, la France y possédait en février dernier 150 élèves. L'évêque y a contribué en donnant les bâtiments, construits aux frais de la mission ; il parfait de plus l'allocation gouvernementale devenue insuffisante. Mgr Favier, en

nous donnant ces renseignements le 6 décembre dernier, ajoutait qu'il allait fonder deux autres écoles : l'une à Pao-ting-fou, l'autre à Tching-ting-fou, deux préfectures importantes traversées par la ligne de chemin de fer actuellement en construction entre Pékin et Han-kéou[1].

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux de la Compagnie franco-belge, qui a la concession de cette partie nord du transsinien,

1. Le Frère Théophane, supérieur général de l'Institut des petits frères de Marie de Saint-Genis-Laval, nous écrit qu'au mois de juin 1900, il avait en Chine 8 établissements, savoir : à Pékin, 1 collège français avec 150 élèves, 1 orphelinat avec 250 enfants ; à Tientsin, 1 école anglaise avec 25 élèves, 1 française : 80 élèves ; à Shanghaï, 1 collège anglo-chinois : 420 élèves ; 1 école française : 60 élèves ; à Ou-tchang, 1 école française : 100 élèves ; à Han-Kéou, 1 école française : 80 élèves. L'orphelinat et le collège de Pékin ont été détruits entièrement en juillet, un frère et une centaine d'orphelins ont été massacrés et jetés dans un puits. Deux autres frères sont morts victimes du siège du Pé-tang : le Visiteur des Frères de Chine et le Directeur du collège de Pékin. Les établissements de Tientsin ont été aussi détruits par le bombardement. Ceux de Pékin viennent d'être rouverts, ils ont déjà 130 élèves chinois pour le français et 40 orphelins. Le Ministre des Affaires Etrangères vient de demander 3 frères pour une école française que le gouvernement français a l'intention de fonder à Canton.

on compte créer de nouveaux centres d'instruction française dans les grandes villes que traversera la voie ferrée. C'est ainsi que l'on a ouvert une de ces écoles à Han-kéou, d'où l'on pousse les travaux vers le nord. Non contents de suivre les progrès de la voie ferrée, nos missionnaires lazaristes ayant avec elle atteint le Yang-tze-kiang le descendent déjà et parlaient en février de fonder une autre classe de français à Kiéou-kiang. On entendra donc bientôt, grâce à eux, parler notre langue à travers la Chine du nord et sur le cours moyen et inférieur du Fils de l'Océan.

Plus de 50 interprètes sont déjà sortis du collège de Pékin ; 20 sont entrés dans l'administration des postes et télégraphes, 30 rendent des services appréciés aux ingénieurs français et belges du chemin de fer du Lou-han [1], dont la tête est à Lou-ko-tchiao, où se trouvent 47 employés de langue française. En octobre 1899, on est encore venu demander 11 interprètes pour le chemin de fer, ce qui porte à 61 le nombre d'élèves déjà placés au 1er janvier 1900. On n'a fait toute cette propagande

1. Ainsi nommé par abréviation du nom des deux stations extrêmes *Lou-ko-tchiao* près Pékin et Han-kéou.

que par pur patriotisme et en faveur de la dissémination de notre langue et par suite de notre influence, car, comme nous l'affirmait Mgr Favier, on n'a pas cherché à convertir ces Chinois à notre religion et on admet indistinctement chrétiens et païens. Or parmi ces derniers aucun n'a demandé à se faire catholique. Mais l'évêque considère qu'il doit favoriser avant tout, dans ses écoles, les affaires de France, en remerciement de la bienveillante protection que lui accorde son ministre à Pékin. Ainsi donc cette innovation, tant critiquée au début par des personnes soi-disant très sages et très prudentes, est devenue un grand succès et un excellent moyen d'augmenter notre influence. Les jeunes Chinois instruits par nos missionnaires et par nos petits Frères Maristes forment déjà une pépinière dont on est en droit d'attendre les meilleurs fruits. Notre intelligent et patriotique représentant à Pékin l'a bien compris, aussi a-t-il fait œuvre d'excellente politique en prenant ces écoles sous sa haute et féconde protection. Nous avions eu l'honneur de le voir avant son départ pour l'Extrême-Orient et, bien que nous ayons été déjà frappé à ce moment de la largeur de ses idées et de son bon sens pratique, nous ne nous attendions

certes pas à le voir prendre si vite et si chaleureusement la cause de nos missionnaires. Dès son arrivée en Chine, il leur a montré qu'il les comprenait et il leur a promis de seconder leurs efforts si désintéressés pour l'introduction au Céleste Empire de notre langue et de nos idées. Il a fait mieux que de leur donner de l'eau bénite de cour ; il s'est positivement compromis aux yeux des sectaires du gouvernement de la métropole, en adressant à tous nos consuls, dans le pays, des circulaires les invitant à prêter leur concours le plus actif à nos chers missionnaires.

Au commencement de cette année, il présida officiellement à l'inauguration de leur cathédrale à Pao-ting-fou, la ville la plus importante du Pé-tché-li, après Pékin, et où venait d'arriver la voie ferrée du Grand Central chinois en construction. Peu de temps auparavant et d'après ses conseils, M. Dautremer, consul de France à Han-kéou, avait assisté, non moins officiellement, et au milieu de toute la colonie étrangère de Kiéou-kiang, à la dédicace de l'église catholique, récemment achevée dans cette importante ville des bords du Yang-tze-kiang. On le voit, les temps sont changés depuis l'époque où tel autre ministre de France, que

nous pourrions nommer, accusait faussement, dans ses dépêches au quai d'Orsay, nos missionnaires de la province de Kouang-toung d'avoir mis eux-mêmes le feu à leurs résidences et chapelles dans le but d'extorquer une grosse indemnité au gouvernement chinois ! Ceux qui ont connu les idées de M. S. Pichon, alors qu'il siégeait au Conseil municipal de Paris, doivent penser qu'il a fallu de bien sérieuses considérations et de très probantes démonstrations pour amener l'ancien radical à brûler ses vaisseaux, en même temps qu'à abandonner ses anciennes théories, pour protéger officiellement et ouvertement les missionnaires français et leurs œuvres, beaucoup mieux même que plus d'un de ses prédécesseurs à la légation de Pékin, qui avaient pourtant la réputation d'être aussi patriotes que catholiques. C'est au moins la preuve qu'il est sincèrement dévoué au bien de son pays et qu'il a su sacrifier ses idées personnelles aux intérêts de la France et aux *Gesta Dei per Francos* dans l'Empire du Milieu.

Mais les ministres passent et se succèdent assez rapidement à Pékin, où ils ne restent guère en moyenne plus de trois ans chacun. Le personnel de la légation change constam-

ment, lui aussi. Par contre, les missionnaires restent, ils étudient à fond la langue, les mœurs, les coutumes et les ressources du pays où ils passent presque toute leur vie et où ils meurent, sauf de rares exceptions. C'est là ce que ne peuvent faire nos représentants diplomatiques ou consulaires. Qui donc peut mieux que nos missionnaires leur servir d'interprète auprès des autorités du pays, les mettre au courant de toutes les machinations tramées contre la France. Mgr Favier, qui réside à Pékin depuis 1861, était mieux que personne au monde à même de renseigner la légation sur une foule de questions, grâce à sa parfaite connaissance de la langue et des êtres. Décoré depuis longtemps déjà du bouton rouge de mandarin de première classe, il a su conquérir la confiance de hauts personnages de la cour et, par son intervention officieuse, a pu rendre à nos représentants les plus grands services. Nous n'avons pas de doute que le gouvernement saura reconnaître ses éminents services et sa magnifique défense du Pé-tang par la croix des braves.

Mais nous n'avons pas épuisé la liste des services rendus par cet excellent homme. Revenons à de plus humbles travaux. De maçon, l'abbé Favier se fit bientôt orfèvre. Dans l'in-

térêt des familles catholiques d'émailleurs, qui fabriquent ces cloisonnés dont Pékin a la spécialité, l'intelligent missionnaire étudia les moyens de perfectionner cette industrie. Elle se traînait dans cette routine bien caractéristique de tout ce qui est chinois. On a pu voir à l'Exposition universelle, dans la section des missions catholiques, l'heureux résultat de ses efforts. Il y avait là une magnifique garniture d'autel et des vases sacrés qui feraient honneur à la maison Barbedienne elle-même. (Notons en passant que celle-ci, après de nombreux et coûteux efforts, a dû renoncer à l'imitation des cloisonnés chinois.)

A côté de la cathédrale du Pé-tang se trouvait un très intéressant cabinet d'histoire naturelle, créé vers 1872 par le savant abbé Armand David, au retour de trois voyages d'exploration dont il avait été chargé par M. Milne-Edwards. A cette époque on ne connaissait que fort peu de chose des richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques de l'Empire du Milieu. Elles n'étaient représentées au Muséum d'histoire naturelle de Paris que par de rares échantillons, dont la plupart avaient été envoyés de Pékin, au temps de Louis XIV, par les premiers missionnaires Jésuites et entre

autres par le P. d'Incarville, botaniste distingué. M. Franchet a retrouvé son herbier, il y a quelques années seulement, et en a publié un catalogue. La plus grande partie des collections recueillies par l'abbé David figurent aujourd'hui dans les galeries du Muséum. Elles sont tellement considérables qu'on n'a pu en nommer encore qu'une partie. Certains échantillons ont même été égarés, m'a-t-il dit, dans les divers déménagements qui ont eu lieu dans notre grand établissement scientifique, lors de la construction des nouvelles galeries. On doit au savant Lazariste la découverte d'animaux aussi rares qu'importants. Le plus curieux de tous est le fameux et très rare cervidé baptisé *Elaphurus Davidianus* par M. A. Milne-Edwards, dont on peut admirer des échantillons vivants à la ménagerie du Jardin des Plantes, et qui n'existe plus en Chine que dans le parc impérial du Nan-haï-tze, au sud de Pékin. Puis viennent des singes, des chats sauvages, des panthères, découverts dans les montagnes des environs de Pékin, et que le savant directeur du Muséum a décrits dans les *Annales* de cette institution de l'État. M. David a publié, dans cette même revue, la relation de ses principales explorations, dont la troisième a été aussi

éditée à part en deux volumes. Mais son plus beau travail est la description méthodique, illustrée de nombreuses planches en couleurs, des *Oiseaux de la Chine* qu'il a découverts, tant en Mongolie qu'au Tché-li, au Tché-kiang et autres provinces de l'Empire Céleste. L'existence des diamants, que nous avons constatée dans le Chan-toung en 1874, avait été signalée par lui dans les cendres des foyers de Pékin dès 1870. L'État a publié avec luxe la description des plantes rapportées par celui que M. Milne-Edwards citait comme le type achevé de l'explorateur et qu'en remerciement de ses services, il fit décorer de la croix de la Légion d'honneur et des titres de membre correspondant de l'Institut et du Muséum. Il faudrait toute une brochure pour analyser les découvertes de ce modeste religieux, décédé le 10 novembre dernier après avoir été, depuis son retour de Chine, professeur d'histoire naturelle au séminaire des missionnaires Lazaristes, rue de Sèvres, à Paris.

Dans l'enceinte de la mission du Pé-tang, tout à côté du musée dont nous avons parlé, se trouve une imprimerie, des presses de laquelle sont sortis un certain nombre d'ouvrages d'archéologie ou de linguistique.

Le plus considérable est dû à la plume du distingué vicaire apostolique actuel, Mgr Favier. C'est un énorme volume in-folio illustré d'une multitude de gravures sur bois et de phototypies, et qui est intitulé : *Pékin, histoire et description*. Le 18 novembre 1897, sur un rapport de M. Gaston Boissier, il a été honoré par l'Académie du prix Stanislas Julien, fondé, comme l'on sait, pour récompenser le meilleur travail sur la Chine paru dans l'année. Divers ouvrages de linguistique font également honneur aux missionnaires Lazaristes de Pékin ; citons en passant le *Dictionnaire phonétique chinois-français* de M. Mac Veigh, paru en 1893. C'est sur ces mêmes presses, libéralement prêtées à plusieurs de nos amis des douanes chinoises ou du service diplomatique, qu'ont été imprimés divers travaux sur la langue ou l'archéologie chinoises, par exemple un cours de chinois de M. Mouillesaux de Bernières et des traductions juxtalinéaires de M. C. Imbault-Huart, et qui font suite aux grammaires, lexiques et autres livres de linguistique chinoise d'un ancien missionnaire Lazariste, M. Gonçalvez, publiés autrefois à Macao. Quand celui-ci mourut, en 1841, il était membre de la Société asiatique de Londres et de l'Académie de

Lisbonne. En outre de ces travaux de science et de linguistique, les Messieurs [1] de la Congrégation de la Mission ont publié un certain nombre de relations où ils constatent des faits, non vus en courant, mais patiemment et longuement observés, et qui contribuent à la connaissance des mœurs des populations qu'ils évangélisent.

On connaît les récits si humoristiques de MM. Huc et Gabet, sur leurs voyages en Tartarie et au Thibet. Il a été de mode, pendant longtemps, de les traiter comme ceux de Marco Polo, que ses contemporains avaient surnommé par dérision Marco Millione. On en est revenu, depuis que des explorateurs aussi distingués que Prjévalski, le prince Henri d'Orléans, Rockhill, Duthreuil de Rhins, et tant d'autres, ont confirmé la réalité des faits avancés par le P. Huc, le seul Européen qui ait encore pu pénétrer à Lhassa. Aussi avait-on été jusqu'à dire qu'il n'y était jamais allé. Mais les récits des *pundits* indiens, qui seuls depuis ont pu obtenir des lamas du Thibet l'autorisation

1. Titre exact des religieux de la congrégation dite des Lazaristes, fondée par saint Vincent de Paul, et dont la maison mère se trouve 95, rue de Sèvres, à Paris.

d'entrer dans leur ville sainte, ont entièrement vengé la mémoire du célèbre Lazariste, trop facilement accusé d'excès d'imagination.

Mgr Reynaud, après vingt ans de séjour au Tché-kiang, a publié, à Abbeville, en 1897, une intéressante étude sur ce qu'il appelait *Une autre Chine*. Nous avons eu l'occasion de visiter à Ningpo et aux îles Chousan, en 1879, les missions dirigées par cet excellent évêque et nous pourrions écrire plus d'une longue page sur les services que lui et ses collègues ont rendus au gouvernement français. Mais il est temps de parler de ceux non moins grands dont la France est redevable en Chine, en Corée, au Japon et en Cochinchine, aux Pères des Missions Étrangères de la rue du Bac, que nous retrouverons encore dans beaucoup d'autres pays.

Dès 1874, nous eûmes l'occasion de faire la connaissance, à Niéou-tchouang et à Tché-fou, de plusieurs des apôtres de la Corée, alors impitoyablement fermée aux étrangers et tout particulièrement aux missionnaires. Nous avons eu l'honneur de causer longuement avec Mgr Ridel qui venait de s'en échapper sur une jonque, après avoir subi dans les prisons de Séoul les plus cruels tourments.

Nous ne nous doutions guère alors que le Royaume Ermite, comme on l'a souvent appelé, serait officiellement représenté à l'Exposition universelle de Paris en 1900 et que nous recevrions une invitation de M. le comte Mimerel, commissaire général de Corée, pour assister à l'inauguration du pavillon de Corée, le 25 juin 1900, en compagnie de notre vieil ami de Pékin, M. Collin de Plancy, ministre plénipotentiaire du gouvernement français à Séoul. Or tout ce que nous connaissons jusqu'ici de ce pays curieux, nous le devons aux vaillants Pères des Missions étrangères. C'est grâce à eux, on peut le dire, que cette contrée si réfractaire à la civilisation étrangère a vu briser enfin les murs de son isolement et forcer les portes de sa capitale. C'est pour venger le sang de nos martyrs et obtenir la mise en liberté de ceux qui gémissaient dans les prisons que le gouvernement français envoya l'amiral Roze à Kang-hoa, et que M. Dillon, consul de France à Tien-tsin, alla, un peu plus tard, signer avec le roi de Tchao-hsiang, nom officiel du pays, le premier traité franco-coréen.

Or les seules connaissances complètes que l'on possède sur l'histoire du royaume du *Calme matin* se trouvent dans les lettres des

missionnaires français de Corée. Elles ont été réunies en deux gros volumes, par l'abbé Dalet, sous le titre de *Histoire de l'Église de Corée*, qui date d'une trentaine d'années[1]. Tout ce qui concerne la langue et l'écriture (dérivée du sanscrit) si curieuse de ce pays est consigné dans le seul dictionnaire franco-coréen que l'on connaisse et qui est dû, lui aussi, à nos missionnaires. Si, de Corée, nous pénétrons au Japon, nous y trouvons encore les Pères de la rue du Bac, qui y ont recueilli la succession des confrères de saint François Xavier, dès qu'il leur fut possible de s'y introduire. Quand l'Empire du Soleil levant ouvrit enfin ses ports aux navires étrangers, vers 1867, les commandants de nos navires de guerre ne purent entrer en relations avec les fonctionnaires et le peuple japonais que par l'intermédiaire des missionnaires dont l'un, l'abbé Évrard, fut pendant longtemps l'interprète officiel de la légation française auprès du Mikado[2]. C'est qu'à cette époque, en dehors d'eux, personne peut-être

1. C'est aussi M. Dalet qui fit faire à Paris les premières fontes de caractères de plusieurs dialectes de l'Inde entre autres du Kanara.

2. Il vient d'être, le 14 juillet dernier, décoré pour la seconde fois de la croix de la Légion d'honneur, comme interprète honoraire de la légation de France au Japon.

en France ne connaissait cette charmante mais difficile langue des *daïmios* et des *mousmés*. Comme en Chine, comme en Corée, c'est à eux que l'on doit les premiers livres de linguistique japonaise et les premières descriptions du pays.

Mais rentrons en Chine par Chang-haï, ce grand port commercial doublé d'une ville étrangère qui ferait honneur à plus d'un pays d'Europe et que les Anglais, dans leur amour-propre britannique, ont appelée le *Model Settlement*, la concession modèle. A quelque 8 kilomètres à l'ouest se trouve le plus bel établissement des missions catholiques françaises dans tout l'Empire chinois. Il s'agit de Zi-ka-weï, en langue locale : village de la famille Zi. C'est dans cet endroit, près du tombeau de Zi ou *Siu Ko-lao*, le premier mandarin converti par les Pères Jésuites au XVIIIe siècle, et qui fut ministre (Ko-lao) à la cour de Pékin, que les dignes successeurs des fameux savants envoyés par Louis XIV à l'empereur Kang-hsi, pour calculer le calendrier et dresser la carte de l'empire, ont établi leur principale résidence. On a pu en voir cette année un fort

On avait en effet oublié à la chancellerie qu'il la possédait depuis bientôt quinze ans.

beau plan en relief, exécuté par les orphelins de Tou-sa-weï[1], dans la section des missions catholiques à l'Exposition universelle de Paris. Là se trouve la maison de résidence principale des PP. Jésuites missionnaires dans les deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei sur le cours inférieur du Yang-tzé. Une autre résidence importante se trouve à Ho-kien-fou dans le Tché-li-sud-est. C'est à Zi-ka-weï que les Pères, disséminés dans le pays, viennent se retremper dans des retraites annuelles ou se soigner au besoin. Là est la résidence du vicaire apostolique. Un vaste séminaire y loge les jeunes Chinois, qui, après une sévère sélection et de nombreuses années d'épreuves, seront ordonnés prêtres. Une construction non moins étendue renferme l'école de Chinois où des Pères indigènes et Français professent les rudiments de la langue mandarine et ceux du dialecte local. On y prépare même aux examens du baccalauréat et de la licence, et l'un de ces professeurs de langue chinoise est le très savant P. A. Zottoli, auquel on doit la traduction en élégant latin de tous les classiques enseignés

1. Nom d'un second village de chrétiens tout proche de Zi-ka-weï et où se trouvent les classes et ateliers des orphelins de la Sainte-Enfance.

aux lettrés. Ce *Cursus litteraturæ Sinicæ*[1], qui ne compte pas moins de 5 grands volumes in-8° d'environ 700 pages chacun, avec le texte chinois en regard du latin et des notes fort abondantes, est le plus beau monument élevé par un étranger à la langue chinoise. Il laisse loin derrière lui toutes les traductions des livres des grands philosophes chinois éditées par des sinologues aussi distingués que Legge chez les Anglais, Stanislas Julien en France. Il sera complété sous peu par une édition en une dizaine de volumes du fameux dictionnaire de Kang-hsi, avec traduction latine et française, à laquelle le P. Zottoli travaille depuis plus de vingt ans, et qui aurait déjà vu le jour si une partie du manuscrit n'avait péri dans l'incendie allumé par les Chinois à la mission de Ou-hou, il y a quelques années. Nous savons de bonne source que grâce à l'aide de nombreux copistes chinois, et de quelques-uns de ses confrères, entre autres du P. H. Havret et du P. de Bussy, ce formidable travail sera beaucoup plus complet et plus exact que le dictionnaire de l'empereur Kang-hsi qui fait loi parmi les lettrés, malgré la quantité d'erreurs dont il fourmille

1. *Cursus litteraturæ Sinicæ neo-missionariis accomodatus*, par le P. Ange Zottoli, S. J.

et que nos savants missionnaires ont mis des années à corriger, en consultant et comparant soigneusement les sources mêmes de toutes les citations.

Un certain nombre de Pères résidant à Zi-ka-weï, ou dans les missions, ont mis à profit les moments de répit que leur laissait le professorat ou l'évangélisation des Chinois, en publiant de nombreux ouvrages de linguistique, d'histoire, de science ou de géographie. Ce sont : divers dictionnaires chinois-français, ou inversement ; chinois-latin et latin-chinois, par les PP. Couvreur et Debesse ; des guides de la conversation ou du style épistolaire, des choix de documents traduits en français, des méthodes pratiques pour apprendre les classiques, etc., édités sur les presses de Zi-ka-weï ou de Ho-kien-fou par les PP. L. Wieger, H. Boucher, ou S. Couvreur. Dans une série de brochures extrêmement appréciées des sinologues et des savants, nous trouvons, sous le titre général de *Variétés sinologiques*, une collection de monographies des plus intéressantes sur des sujets concernant la Chine, et dont le n° 17 vient de paraître. Ce sont des descriptions illustrées de l'île Tsong-ming, de la province de Ngan-hoei, du P. H. Havret ; du Canal

impérial, par le P. D. Gandar ; des notions techniques sur la propriété en Chine, par le P. chinois P. Hoang ; des études philologiques sur les plus anciennes inscriptions lapidaires de la Chine, telles que celles de la stèle chrétienne de Si-ngan-fou [1], ou les stèles juives de K'aï-fong-fou [2].

A côté de la résidence et du collège de Zi-ka-weï, se trouve un Muséum d'histoire naturelle dans lequel le P. Heudes a entassé les riches collections qu'il a réunies pendant ses voyages en Chine, au Japon et aux îles Philippines. Ces collections ont été soigneusement décrites par lui et illustrées par le crayon délicat de son savant confrère, le P. Ch. Rathouis, ancien médecin et naturaliste distingué lui aussi, dans une série de brochures in-4°, fort bien imprimées et lithographiées sur les presses de la mission. Signalons en passant une description de nombreuses coquilles fluviatiles de la Chine,

1. P. H. Havret.

2. P. J. Tobar. Sont en préparation : *l'Observatoire de Zi-ka-weï*, par le P. St. Chevalier ; *De la composition chinoise*, par le P. J. B. P'é ; *les Droits des missionnaires en Chine*, par le P. J. Tobar ; *l'Histoire du royaume de Tsin*, par le P. A. Tschepe ; le *Manuel du sinologue* en 4 parties, par les PP. H. Havret et G. Chambeau.

des monographies sur les grandes tortues découvertes dans le Yang-tzé-kiang, par le P. Heudes ; d'autres sur les Cervidés et les Suidés de la Chine, du Japon et des Philippines, du même Père. Ces travaux ont été hautement appréciés par les savants de notre Muséum de Paris, dans la bibliothèque duquel ils sont catalogués avec le respect dû à leur valeur.

Non loin du Muséum d'histoire naturelle, s'élève, isolé au milieu d'un vaste jardin, et par suite à l'abri de toutes les influences perturbatrices, l'observatoire météorologique, où nous avons vu se succéder depuis vingt-huit ans des savants aussi distingués que les PP. Lelec, M. Dechevrens, Gaillard, Chevalier et Froc. Là, on trouve tous les instruments nécessaires pour l'étude du ciel, de l'atmosphère, des mouvements sismiques du sol et l'établissement des cartes. Un pavillon spécialement construit tout en bois et briques, et sans une parcelle de fer, a été affecté à une collection de boussoles chargées d'enregistrer, d'une façon continue, sur des papiers photographiques, entraînés par des mouvements d'horlogerie, toutes les variations dans la direction et l'intensité du magnétisme terrestre. Le météorographe du P. Secchi, considérablement

perfectionné et complété par le P. M. Dechevrens, inscrit ailleurs, sur ses tableaux mouvants, tous les phénomènes de l'atmosphère.

Au fur et à mesure de l'établissement des lignes télégraphiques sous-marines ou aériennes, par des compagnies étrangères, ou par le gouvernement chinois, l'observatoire de Zi-ka-weï, le plus parfait de tout l'Extrême-Orient, a été mis successivement en relation directe avec tous les points de l'Asie extrême orientale où se font des observations météorologiques. Il est aujourd'hui en communication quotidienne avec un grand nombre de stations s'étendant depuis Singapour, Saïgon et Manille jusqu'à Vladivostock, en passant par les ports de la côte de Chine et ceux du Japon. Grâce à la libéralité des compagnies de câbles et à celle des gouvernements, ce service est fait gratuitement et le directeur de l'observatoire centralisant tous ces renseignements peut, en se servant à son tour des lignes télégraphiques, prévenir dans tous les ports du réseau de l'approche d'un typhon, de l'imminence d'une inondation ou de tout autre cataclysme menaçant la sécurité des navigateurs, ou celle des riverains du Yang-tzé.

Les résultats de tous ces travaux sont publiés

régulièrement en un bulletin in-4°, qui est échangé avec tous les principaux observatoires du monde. Cet énorme travail n'empêche pas le Père directeur de se livrer à des recherches spéciales. C'est ainsi que le P. M. Dechevrens a pu, à l'aide d'une haute tour en bois, munie d'appareils de son invention, découvrir les lois de certains mouvements de l'atmosphère dans le sens vertical. Il a publié également de très intéressants mémoires sur les typhons principaux qui ont éprouvé les côtes de Chine et du Japon, sur la lumière zodiacale, etc.

Il a exposé un remarquable instrument dit *Campylographe*, inventé par lui pour le tracé de courbes spéciales [1], et qui a été présenté à l'Académie des Sciences par M. Lipmann, le célèbre inventeur de la photographie directe des couleurs.

Le Conseil municipal de la concession française de Chang-haï a obtenu de l'observatoire le service quotidien de l'heure. A cet effet, une ligne télégraphique et téléphonique a été construite entre Zi-ka-weï et un pavillon élevé sur le quai de France. A midi précis, une boule

1. Le P. Marc Dechevrens est actuellement chargé de l'observatoire météorologique établi par les PP. Jésuites dans leur collège de l'île de Jersey dans la Manche.

fixée au haut d'un mât, qui se dresse au-dessus du pavillon, tombe d'une certaine hauteur et permet ainsi aux capitaines des navires en rade de régler leurs chronomètres. C'est aussi sur ce mât qu'on arbore des séries de pavillons du code international, pour informer la marine de l'état probable de l'atmosphère pour la journée et de la direction des cyclones, quand ils se meuvent sur la côte. La nuit, les pavillons sont remplacés par des fanaux colorés.

Mais les Pères Jésuites de la mission du Kiang-nan[1] n'ont pas trouvé qu'ils avaient encore assez fait pour la science et l'humanité. Ils se sont décidés l'an dernier à doubler l'observatoire météorologique d'un établissement astronomique, dont le savant P. de Beaurepaire a été chargé de choisir l'emplacement et de surveiller la construction et l'installation sur la colline de Zo-cé, à une huitaine de lieues de Chang-haï. Il a fait au préalable pour le Conseil municipal des concessions étrangères un bon levé de la route entre les deux points. On a commandé en France à M. Gautier, le constructeur de la fameuse grande lunette de l'Exposition, un télescope à deux objectifs, permet-

1. Ancien nom des deux provinces Kiang-sou et Ngan-hoei.

tant l'observation directe et celle par le moyen de la photographie. On pourra ainsi l'utiliser pour dresser photographiquement la carte du ciel, de concert avec les grands observatoires du monde. L'instrument n'a pas coûté moins de 50 000 francs et il a fallu faire aussi la dépense considérable d'une coupole roulante en fer, qui a été également envoyée de France, Tout cela aux frais de la mission qui n'a encore obtenu pour l'aider aucune subvention officielle ou privée.

Ce nouvel observatoire pourra servir de base aux travaux géographiques de précision auxquels se préparent déjà les spécialistes de la mission, comme complément naturel de ceux qu'ils ont déjà produits. Nous avons étudié ailleurs l'œuvre géographique de Zi-ka-weï, et nous y renvoyons le lecteur que cela pourrait intéresser [1]. Disons seulement ici que cette œuvre considérable vient d'être illustrée par les ouvrages du P. St. Chevalier, intitulés : *La Navigation à vapeur sur le haut Yang-tzé*, et

1. *La Géographie*, 15 juin 1900. *L'Œuvre géographique de Zi-ka-weï.* — *Les Annales de géographie* de Vidal de Lablache, juillet 1900, étude bibliographique. — *Les Études religieuses*, juin 1900, étude bibliographique.

un magnifique *Atlas du haut Yang-tzé de I-tchang-fou à Ping-chang-hien*, comprenant 64 cartes hydrographiques, accompagnées d'une brochure, donnant la description des bords du fleuve, ornée de nombreuses gravures d'après les clichés ou dessins de l'auteur. On aura une idée de l'importance du travail quand on saura qu'avec l'aide de deux de ses élèves Chinois, le directeur de l'observatoire de Zi-ka-weï a réussi à fixer très exactement, avec les instruments de précision qu'il avait emportés, la position géographique de 48 stations qui n'ont pas demandé moins de 800 pointés de soleil ou d'étoiles en hauteur. Ce magnifique travail est un monument géographique qui fait le plus grand honneur à la mission du Kiang-nan et montre dans le distingué P. Stan. Chevalier le digne successeur des savants cartographes de la cour de Kang-hsi, les RR. PP. Gerbillon, Bouvet, Régis, etc., et leurs confrères mathématiciens et astronomes Schall, Verbiest, etc., dont les travaux servent encore aujourd'hui de base à toutes les cartes de l'intérieur de la Chine. La marine française et le département des Affaires étrangères ont reconnu l'utilité incontestable de ce travail en y souscrivant respectivement pour 1 500 et 500 francs. L'un

de nos amis, M. A. de Lapparent, bon juge en la matière, s'est chargé de présenter les travaux du P. St. Chevalier à l'Institut, où nous n'avons pas de doute qu'ils seront appréciés et récompensés. Notons, en passant, que le prix Stanislas Julien a déjà été accordé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à plusieurs des ouvrages de linguistique que nous avons mentionnés plus haut, entre autres deux fois, aux grands dictionnaires du P. S. Couvreur.

L'éducation des foules par le journal est une des nécessités modernes. Les Pères Jésuites de Chine n'ont pas manqué d'avoir recours de bonne heure à ce puissant moyen d'enseignement et de civilisation. En outre des feuilles purement religieuses qui sortent régulièrement des presses rotatives, des ateliers de Tou-sé-weï, éclairés à l'électricité, telles que le *Courrier du Sacré-Cœur*, le *Hoei-pao*, etc., les Pères français, aidés de leurs confrères chinois, ont inauguré à Chang-haï le journal populaire illustré, bien avant tous les autres. Le *I-wen-lou*, c'est-à-dire mélanges utiles à apprendre, à côté des nouvelles politiques et des télégrammes du monde entier, donne des articles de fond traitant de tous les sujets qui peuvent intéresser le monde chinois, car le journal est imprimé en langue

chinoise. On y ajoute des articles sur les principales découvertes scientifiques modernes. Il paraît deux fois par semaine avec 2 600 abonnements. Le téléphone était à peine découvert en Amérique qu'il était annoncé et décrit dans cette intéressante publication dont le prix extrêmement minime (il ne coûte que quelques centimes) permet l'accès aux plus pauvres. Il est imprimé et plié de façon à former des brochures que l'on relie ensuite facilement. Son succès est très considérable, et il tire chaque semaine à près de quatre milliers d'exemplaires.

Puisque nous avons cité plusieurs fois les ateliers de Tou-sé-weï, il convient de dire au juste en quoi ils consistent. On élève là une foule de jeunes garçons orphelins et on leur donne à tous le moyen de gagner leur vie quand ils auront atteint l'âge qui leur permettra de sortir de l'institution. On s'efforce de les instruire suivant leurs goûts ou leurs aptitudes. Ceux-ci font de la cordonnerie, ceux-là de la menuiserie, tel autre est peintre en images, tandis que son camarade préfère devenir imprimeur, graveur de planches xylographiques, relieur, tourneur, tailleur ou simplement maçon. Quelques-uns restent chez leurs pères

adoptifs et aident ceux-ci dans leurs travaux scientifiques ou servent à leur tour à instruire leurs compatriotes. On les marie le plus souvent avec les jeunes filles élevées, tout près de là, dans l'orphelinat de la Sainte-Mère, le *Sen-mou-yeu*, dirigé par les Dames auxiliatrices des âmes du purgatoire, et dont on a pu voir les ouvrages dans une vitrine spéciale à l'Exposition des missions, au Trocadéro[1]. Ajoutons enfin qu'une école de français pour les Chinois a été ouverte à Chang-haï par les Pères Jésuites pour le compte de la municipalité française. On y compte de nombreux élèves.

Voici un aperçu bien incomplet, malgré sa longueur apparente, des œuvres les plus intéressantes, au point de vue qui nous occupe, créées par les Pères de la Compagnie de Jésus dans l'Empire chinois. Il est temps que nous disions ce qu'y ont fait leurs collègues des Missions étrangères. Ceux-ci ont un champ beaucoup plus vaste à cultiver, possédant plusieurs provinces dont l'une est la plus grande de l'Empire, à savoir : le Ssé-tchouen. Bien que moins outillés que les Jésuites pour les travaux scien-

1. Nous avons donné ailleurs des détails sur cet orphelinat. (Voy. *Violettes françaises dans l'Empire des fleurs*. Revue du Monde Catholique, juillet 1899.)

tifiques, les Pères de la rue du Bac ont cependant fourni des sujets qui se sont grandement distingués par l'impulsion qu'ils ont donnée à l'étude de certaines sciences. M. l'abbé P. Perny a, le premier, publié un dictionnaire botanique français-chinois et envoyé à la Société d'acclimatation les vers à soie sauvages du chêne que l'on a baptisés de son nom *Antherea Pernyi*[1]. Tous les sinologues connaissent son dictionnaire et sa grammaire de la langue chinoise.

En 1881, M. Armand David mettait en relations avec le Muséum l'abbé Delavay, des Missions étrangères, résidant à Ta-li-fou dans le Yun-nan et qui, de 1863 à 1896, n'a cessé de faire les envois les plus précieux. Deux notices ont été consacrées à l'ensemble de ses travaux par M. Franchet, attaché à l'herbier du Jardin des Plantes de Paris[2]. Plus de 9 300 numéros

1. Nous avons à la vérité établi ailleurs, *Séricigènes sauvages de la Chine*, qu'ils avaient été découverts et décrits au XVIIIe siècle par le P. d'Incarville, qui en avait même envoyé des cocons aux savants de l'Institut, mais ils furent perdus. Le P. Fantoni, franciscain italien, avait réussi à les acclimater en Italie avant l'envoi du P. Perny.

2. *Journal de Botanique*, 1896, p. 144. *Bulletin du Muséum*, 1896, p. 148.

représentant au moins 3 500 espèces dont 2 500 nouvelles pour la Chine et 1 800 entièrement nouvelles pour la science. A côté du P. Delavay et après lui, le P. Faurie au Japon, le P. Fages, à Tchen-kéou-tin (Ssé-tchouen), le P. Soulié à Bathang (Thibet), le P. Mussot à trois jours au delà de Ta-tsien-lou, le P. Provôt dans le district de Pékin (celui-ci est un Lazariste), et le P. Bodinier au Kouéi-tchéou, ont également contribué dans une large mesure à enrichir nos collections nationales de botanique. Tous deux s'occupent activement de botanique et le dernier a envoyé au Muséum, en 1898, une caisse de plantes de haute valeur parfaitement préparées. Aucune publication d'ensemble, malheureusement, n'a pu encore être faite, si ce n'est une belle tentative interrompue à cause du manque de fonds et aussi à cause de la richesse des matériaux nouveaux, qui rendaient l'œuvre incomplète avant qu'elle eût été terminée. Il s'agit des *Plantæ Delavayanæ*, éditées par les soins du Muséum, et dont trois fascicules seulement ont paru en 1889. Ils contiennent l'énumération des plantes du Yun-nan jusqu'aux Saxifragées et sont illustrés de 45 planches admirablement dessinées.

Le reste a fait l'objet d'environ 80 notes et

mémoires publiés par M. Franchet, principalement dans le *Journal de Botanique*[1]. Un botaniste, M. Henri Hua, qui a bien voulu se donner la peine de faire des recherches au Muséum et nous fournir les documents ci-dessus, nous écrit que « ces explorations accomplies par les missionnaires ont amené des résultats qui n'ont d'analogues nulle part. Elles ont montré la richesse de l'Asie orientale en formes végétales parmi lesquelles les genres *Senecio*, *Rhododendron*, *Primula*, *Gentiana* et *Pedicularis* forment presque 50 pour 100 du total. Le nombre des espèces particulières à la Chine est extraordinairement considérable par rapport au nombre total des espèces connues. Pour le genre *Lis*, 14 espèces nouvelles de la Chine et du Thibet ont été, en 1892, ajoutées aux 10 espèces connues précédemment pour ces régions ; pour les *Adonis* vivaces, 5 espèces sur 14 sont spéciales à la Chine occidentale ; parmi les Ombellifères, 48 espèces nouvelles sur 150 ont été trouvées à Ta-li seulement ; 120 *Carex* nouveaux sur 700, 60 *Primula*, 80 *Rhododendron* montrent l'infinie variété de cette flore chinoise si peu connue

1. Le *Bulletin de la Société philomathique* : les *Nouvelles Archives du Muséum ;* le *Bulletin de la Société linnéenne de Paris* de 1884 à 1900.

avant ces investigations et si intéressante pour le botaniste. Les éléments spéciaux à cette flore sont d'au moins 25 pour 100 au Ssétchouen et de 40 pour 100 au Yun-nan. Un résultat de la plus haute portée scientifique est l'assurance acquise, grâce aux collections de ces missionnaires que la plupart des espèces alpines isolées sont des représentants appauvris de genres richement représentés dans les montagnes de l'Asie orientale. Telle est l'esquisse forcément incomplète des résultats obtenus à la suite de l'exploration méthodique de la Chine par les missionnaires, au point de vue botanique. » A cause de l'importance considérable qui résulte de leurs travaux, on nous pardonnera d'avoir insisté sur la partie technique, mais nous avons voulu prouver, chiffres et documents en main, qu'ils ont, là encore, rendu les plus grands services à la science et cela sans qu'il en coûte rien au pays. Combien de missions scientifiques et officielles peuvent se vanter d'un pareil résultat ?

Si les galeries de botanique du Muséum ont ainsi reçu des trésors, que nous envient nos riches voisins à Kew, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, celles de zoologie n'ont pas été moins bien dotées. Grâce au zèle de Mgr Biet,

évêque du Thibet oriental, longtemps résident à Ta-tsien-lou, sur la frontière occidentale extrême du Yun-nan, M. Milne-Edwards a reçu de riches collections d'animaux aussi rares qu'intéressants. Beaucoup sont des représentants d'espèces tout à fait spéciales au pays et qu'on n'a pu se procurer qu'avec les plus grandes difficultés et par l'intermédiaire de chasseurs indigènes, dûment instruits par Mgr Biet. Au début, ils n'apportaient que des peaux inutilisables pour la description scientifique, car ils sacrifiaient invariablement la tête aux fétiches, pour se faire pardonner leur meurtre par les divinités de la forêt où ils eurent souvent grand'peine à se décider à pénétrer, les sorciers leur ayant déclaré qu'ils y mourraient certainement, en punition de leur sacrilège, ces forêts étant tenues pour sacrées et inviolables. On finit peu à peu par obtenir d'eux des dépouilles complètes, puis des animaux entiers; enfin, ils se risquèrent jusqu'à oser en capturer de vivants. Avec des précautions infinies, on put faire parvenir quelques-uns de ces derniers jusqu'à Paris. Mgr Biet, à son retour en France, en 1892, se chargea d'en rapporter lui-même une certaine quantité ; il en perdit cependant en route une partie, car, bien qu'on eût pris

soin de les acclimater quelque temps à Ta-tsien-lou, la traversée de l'océan Indien, et surtout celle de la mer Rouge, furent fatales à beaucoup de ces animaux des hauts plateaux. C'est grâce à lui que notre Muséum possède aujourd'hui des spécimens vivants uniques au monde et un plus grand nombre d'animaux empaillés qu'on chercherait en vain dans les plus riches collections étrangères. Parmi les animaux vivants qui ornent la ménagerie, nous pouvons citer : une nouvelle espèce de colombe du Thibet ; une paire de lophophores *(Lophophorus Lhuysii)*, envoyée en 1892 ; deux paires de Crossoptilons ; deux paires de faisans de lady Amherst. Il serait trop long de citer tous les oiseaux empaillés ; nommons seulement deux rares *Euplomacus* (violet et rouge) ; le *Lerva nivicola* et des canards nouveaux, morts en route.

Parmi les quadrupèdes, représentés par plus de six cents peaux, citons une famille complète de singes étranges, le *Rhinopithecus Bieti* qui habite les montagnes neigeuses qui séparent le Fleuve Bleu du Mékong, et qui se nourrit de racines (une autre est insectivore). Elle comprend sept individus capturés à Yerkalo en 1876; ils ont été montés, puis décrits dans les *Nouvelles Archives du Muséum*, 3e série, en 1896.

Voici le *Macacus Thibetanus*, que le prince Henri d'Orléans eut la chance de pouvoir rapporter vivant ; une petite panthère de Ta-tsien-lou (le *Felis Bieti*) ; trois espèces nouvelles de lynx ; cinq à six loups, également nouveaux ; de belles antilopes ; l'*Ovis Ammon ;* d'énormes marmottes ; quatre exemplaires du fameux ours noir à poitrine blanche, extrêmement rare, et pour lequel on a dû créer un genre nouveau l'*Ailuropus melanoleucus ;* puis l'ours brun-roux, tout nouveau, et reçu il y a quatre ou cinq ans ; un mouton spécial, le *Goa* des Thibétains, animal à poil creux, comme le daim chinois ; des chiens sauvages et le *Budorcas*. On n'a pu encore envoyer l'âne sauvage du Thibet, qui, sur place et en vie, ne vaut pas moins de 1.000 francs.

Actuellement à Tzé-kou, le P. Dubernard ; à Ta-tsien-lou, le P. Dejean, s'occupent de compléter ces collections déjà si riches, ils achètent aux chasseurs indigènes des peaux d'oiseaux et de mammifères. La mission a formé trente chasseurs qui ne s'occupent qu'à capturer des insectes, papillons et coléoptères, pour MM. Ch. et R. Oberthür, les riches amateurs de Rennes, dans le musée desquels nous avons pu admirer la plus belle collection qui

existe en fait d'insectes chinois, tout particulièrement, car Mgr Biet ne leur a pas envoyé moins de 4 à 5 000 pièces par an depuis un certain nombre d'années. Une fois même, on a atteint le chiffre de 20 000. Voici le *Parnassius imperator*, ce papillon si rare qui a valu jusqu'à 800 francs pièce et qu'un riche collectionneur anglais, M. Leach, a envoyé chercher au Thibet même par un de ses chasseurs, M. Prat. Celui-ci en offrait, en anglais, un dollar aux Thibétains ahuris. « One Parnassius one dollar. » On juge si nos missionnaires, qui lui donnaient l'hospitalité, avaient envie de rire. En reconnaissance, MM. Oberthür ont baptisé des noms de Mgr Biet un certain nombre des plus belles espèces de papillons telles : le *Tropæa Felicis* de Bathang, les *Pieris*, *Lapatura* et *Anthocaris Bieti* de Ta-tsien-lou. Ils les ont décrites dans leurs *Études d'Entomologie*[1], où on les peut admirer, figurées en couleur, avec le plus grand soin. En récompense des services exceptionnels et de haute valeur qu'il a ainsi rendus à la science française, Mgr Biet a été fait, il y a environ deux ans, chevalier de la Légion d'honneur. Son confrère, Mgr Du-

1. *Études d'Entomologie*. R. et Ch. Oberthür, 19e livraison, août 1894. Rennes.

nand, évêque du Ssé-tchouen, a, lui aussi, reçu la croix à la suite des rapports des chefs de la mission lyonnaise d'exploration en Chine, MM. E. Rocher et Henri Brenier, auxquels il avait donné une large hospitalité et fourni des documents des plus utiles pour leurs travaux. Nul, en effet, ne connaît mieux la Chine que nos missionnaires et c'est toujours à eux qu'il faut avoir recours en dernier ressort, surtout quand il s'agit de se procurer des interprètes fidèles. M. H. Brenier, plus honnête et plus courageux que bien d'autres explorateurs, a su le reconnaître publiquement, et c'est avec plaisir qu'on lit, dans le volumineux compte rendu de la mission, imprimé aux frais de la Chambre de commerce de Lyon, les éloges qu'il donne à nos missionnaires. M. François, notre consul au Yun-nan, a demandé et obtenu la croix pour Mgr Fenouil. On doit à Mgr Guillemin la cathédrale de Canton, monument gothique qui ferait honneur à plus d'une ville de France et est le plus bel édifice de ce genre que l'on trouve en Chine, sinon dans tout l'Extrême-Orient.

Les Missions Étrangères possèdent une procure à Chang-haï, mais ce n'est là qu'un pied-à-terre pour tous les Pères se rendant dans les

provinces du Ssé-tchouen et du Yun-nan. Le centre principal des établissements des Missions Étrangères en Chine se trouve à Hong-Kong. C'est là, à Béthanie, qu'est le sanatorium où ils vont se remettre de leurs fatigues et soigner les maladies contractées dans leurs courses apostoliques. Là se trouve également l'imprimerie d'où sont sortis tant de livres précieux pour le linguiste. Notons, en passant, le dictionnaire thibétain français de M. Desgodins, dont la fonte a été gravée sur place avec le plus grand soin et à grands frais. C'est le premier livre de ce genre sur la langue des lamas ; il représente de nombreuses années d'étude et les difficultés à vaincre pour l'éditer étaient telles que personne, en Europe, n'avait voulu s'en charger. Le travail sur la langue des Lolos par le P. Vial a nécessité, lui aussi, la gravure d'une fonte spéciale pour les caractères si extraordinaires qui servent à l'écrire. C'est à l'imprimerie de Zi-ka-weï, mise gracieusement par les Pères Jésuites à la disposition de leur confrère des Missions Étrangères, qu'est revenu l'honneur de cette publication. Mgr Biet, qui a rapporté de *Li-kiang-fou*, au Yun-nan, plusieurs manuscrits fort curieux, obtenus à grand'peine des sorciers Mosso, en a exposé un à la section

des Missions catholiques. Ce sont, en général, des prières pour chasser les esprits malfaisants du corps des malades. L'honneur de la découverte de cette langue et de cette écriture idéographique des Mosso, qui diffère entièrement de la langue chinoise, revient donc à nos missionnaires de la rue du Bac ; eux seuls peuvent en donner la traduction. Or cela a fait du bruit dans le monde des savants, qui ont cru trouver dans ces peuples les véritables autochtones de la Chine du Sud, repoussés peu à peu dans les montagnes du Yun-nan par la race tartare descendue du Nord.

Si, suivant le mouvement qui civilisa les peuples de l'Asie orientale, nous passons la frontière méridonale de la Chine pour pénétrer dans notre nouvelle colonie de l'Indo-Chine, nous y trouverons les traces de nos premiers missionnaires. C'est, on peut le dire, grâce à eux et, en particulier, à Mgr Pigneau de Béhaine que nous devons de posséder aujourd'hui l'empire d'Annam et le Tonkin. Ce n'est certes pas leur faute si la conquête nous a coûté si cher. Que de fois n'ont-ils pas averti les gouverneurs des soulèvements qui se préparaient contre eux et qui, à Tourane, entre autres, ont failli causer la perte du petit corps d'occupation et du gé-

néral de Courcy, qui ne voulut pas croire nos missionnaires. Au Tonkin, on a refusé de croire au dévouement des indigènes catholiques de la mission de Mgr Puginier, dont celui-ci répondait sur sa tête. On préféra les désarmer, et les faire massacrer par les Pavillons noirs et les réguliers chinois, que de se fier à la parole d'un évêque, que Paul Bert lui-même traitait en ami et auquel on donna la croix de la Légion d'honneur, pour reconnaître les services exceptionnels et dûment motivés, ceux-là, qu'il avait rendus au gouvernement français. De même que Mgr Delaplace, à Pékin, fit connaître à la médecine française un excellent remède contre la dyssenterie qu'il tenait de la reconnaissance d'une famille de chrétiens indigènes[1], de même au Tonkin, Mgr Gauthier des Missions Étrangères a doté notre pharmacopée d'un précieux remède indigène contre la lèpre et même, dit-on, contre la rage. Il s'agit du fameux *hoang-nan*,

1. M. Dugat-Estublier, médecin de la légation de France à Pékin, en 1873-74, a fait une thèse sur la racine d'ailante glanduleux et son usage contre la dyssenterie chronique, après l'avoir expérimentée d'après le conseil de l'évêque, sur plusieurs Européens, condamnés par nos médecins et qui guérirent, entre autres, un attaché de la légation et deux gendarmes de l'escorte.

écorce d'une strychnée du pays, le *Strychnos Gauthieriana* dont le P. Lesserteur a décrit l'usage dans une brochure imprimée à Paris, il y a quelques années.

La langue annamite s'écrivant avec des caractères dérivés du chinois, nos missionnaires ont réussi à traduire son écriture en caractères latins, ce qui permet aux femmes, aux enfants comme aux étrangers de l'apprendre beaucoup plus facilement. Auparavant, un petit nombre de lettrés pouvaient seuls se vanter, comme en Chine, de la connaître à fond, et l'étude de la langue écrite était presque impossible aux Européens. C'est donc un service considérable que les Pères des Missions Étrangères ont rendu aux indigènes ainsi qu'à tous nos fonctionnaires, commerçants et colons de Cochinchine. Mais ils ne se sont pas bornés là, et ils ont créé à Saïgon une école d'interprètes où l'on enseigne le français aux Annamites. C'est l'école Taberd, si nous nous rappelons bien. Là se recrutent le personnel des interprètes du gouvernement et les professeurs chargés de répandre à leur tour l'usage de notre langue dans toute l'Indo-Chine.

On sait que l'on doit aux mêmes missionnaires d'importants travaux sur le pays et la

langue des Siamois. Tous ceux qui se sont un peu occupés du Siam connaissent les livres de Mgr Pallegoix sur ce pays. M. Doumer a demandé et obtenu les crédits nécessaires à l'impression du dictionnaire français-siamois de Mgr Cuaz, vicaire apostolique du Laos. Mgr Vey a été décoré de la Légion d'honneur ainsi que le P. Schmit pour un travail très important sur l'exploration et la géographie du Siam et du Laos.

Un peu plus au sud, nous pénétrons en Malaisie, et c'est encore dans les grammaires et les dictionnaires malais d'un Père de la rue du Bac que nous avons trouvé les meilleurs moyens d'étudier la langue si douce et si harmonieuse des Malais. Le dictionnaire du P. Favre, qui a été professeur de malais au Collège des langues orientales vivantes à Paris, fait autorité ; aussi a-t-il été honoré d'une souscription officielle du gouvernement. On pourrait citer aussi les travaux de Mgr Bigandet sur la linguistique, avec Mgr Laouenant, archevêque de Pondichéry, il a publié des études des plus remarquables sur le bouddhisme et le brahmanisme ; mais nous ne pouvons transformer cet article en catalogue et il faut nous borner à ne citer que les plus importants.

Passons maintenant dans l'Inde où les Pères de la Compagnie de Jésus savent faire briller l'influence française d'une façon qui mérite qu'on s'y arrête un instant.

La mission du Maduré, dans le sud de l'Inde, a installé à Trichinopoly, depuis déjà trente ans, des presses qui permettent la publication d'un grand nombre de livres et une revue mensuelle, le *Messager*, en langue Tamil. Deux grammaires et un dictionnaire Tamil, œuvres des Pères, y ont été également imprimés, sans parler d'une quantité de livres de religion.

Persuadés qu'on n'arrivera à convertir les classes supérieures indiennes, et particulièrement les brahmes, si orgueilleux de leur science, qu'à l'aide de l'instruction supérieure, les Pères Jésuites ont installé à Calcutta, à Bombay et à Trichinopoly, de grands collèges. Les deux premiers étant dirigés, l'un par les Pères belges, l'autre par les Pères allemands, nous ne parlerons que du dernier, où professent des Pères français, afin de ne pas sortir de notre cadre, qui est de montrer avant tout l'influence de nos missionnaires au point de vue national.

Le collège fut fondé à Trichinopoly en 1881, et il possède aujourd'hui 2 400 élèves de toutes castes et de toutes croyances, car on accepte

païens et chrétiens, et on ne fait aucune propagande religieuse. On y prépare au baccalauréat ès lettres et ès sciences ; on soigne particulièrement l'enseignement des mathématiques. Le programme des examens est établi par le gouvernement anglais de façon à décourager le plus grand nombre possible de candidats, car les indigènes se sont rués à la poursuite des emplois officiels avec tant d'ardeur que les examinateurs sont débordés et qu'on ne peut caser tous les candidats reçus. Le P. Jean, préfet des études, est *Fellow of the Madras university*, c'est-à-dire Membre du conseil supérieur de l'Instruction publique pour la présidence de Madras. Le P. Sawell, anglais, a le même titre.

Les examens du baccalauréat ont été rendus aussi difficiles que ceux de la licence en France, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en consultant les programmes. Malgré cela, les succès du collège de Trichinopoly sont tels, que les fonctionnaires de la couronne, bien que protestants et peu partiaux pour des Français, ont dû le reconnaître et font les plus grands éloges de l'enseignement de nos Pères. Ils servent au collège une subvention officielle dite *grant in aid*, subside proportionné au nombre des

Jésuites gradués (de France, d'Angleterre ou des Indes) du corps professoral. Il était de 20 000 francs en 1888 et a encore augmenté depuis. Deux autres collèges, à Palamcotha et Tuticorin, préparent aux examens de la matriculation, qui correspondent, comme difficulté, à ceux de notre baccalauréat. Les écoles primaires, dirigées par la mission du Maduré, sont au nombre de 350 et ne comptent pas moins de 35 000 élèves.

Nous ne citerons, pour mémoire, deux congrégations de 190 religieux indigènes, dirigeant 62 écoles de filles et soignant les natifs dans 4 hôpitaux et 32 dispensaires, que parce qu'elles ont été fondées par les Pères français et sont sous la direction des Pères Jésuites, ainsi que 4 orphelinats avec des réductions comme autrefois au Paraguay. Toutes ces œuvres catholiques sont françaises, et portent haut le nom de la France.

On sait l'immense difficulté que présente dans l'Inde la question des castes et tout particulièrement celle des veuves brahmines, condamnées, par les lois religieuses de leur secte, à une mort civile et religieuse. Les Anglais ont aboli le sacrifice du *Suti*, c'est-à-dire la coutume de brûler la veuve sur le bûcher funéraire

du mari ; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu arriver à réhabiliter la veuve condamnée à vivre en paria, isolée de tout contact avec le monde, et vouée ainsi à la mort par la misère, ou à une vie de désordre parmi les parias. Les Pères Jésuites français se sont mis à l'œuvre et, chose inouïe, qui a fait l'admiration de l'Inde tout entière, ils sont arrivés à obtenir le remariage d'un certain nombre de veuves brahmines. Chose plus difficile encore et réputée jusqu'ici impossible, ils ont réussi à convertir déjà quelques brahmes. Ceux qui connaissent les Indes peuvent seuls comprendre l'importance extrême de ces succès pour la morale et la civilisation des populations si fanatiques de ces pays. On peut dire que c'est surtout par l'enseignement scientifique, le seul qui touche cette caste orgueilleuse et soi-disant savante, qu'ils sont arrivés à ce résultat. Grâce à eux, les préjugés disparaissent de plus en plus.

De même qu'en Chine, les Pères Jésuites ont établi dans l'Inde des postes d'observation ; l'un météorologique se trouve à Kodikanel, l'autre astronomique est situé à Trichinopoly. Tous les deux sont en relation avec ceux de Bombay et de Calcutta, et ils publient d'inté-

ressants bulletins qui s'échangent avec tous les grands observatoires du globe.

Notons en passant que l'établissement des observatoires semble être une spécialité de la Compagnie de Jésus. On voit encore à Pékin les merveilleux et artistiques instruments de bronze fondus par les PP. Schall et Verbiest pour l'observatoire de l'empereur Kang-hsi. On connaît les superbes découvertes sur le soleil et surtout le météorographe du P. Secchi de l'observatoire pontifical à Rome. Nous avons parlé des travaux remarquables du P. M. Dechevrens à Zi-ka-weï, et nous avons déjà dit que M. Doumer, gouverneur de l'Indo-Chine française, voulant établir des stations météorologiques dans cette colonie, n'a pas hésité à confier ce soin au P. Froc, le digne successeur du P. Dechevrens, qu'il a fait venir exprès de Zi-ka-weï où il a envoyé un certain nombre de personnes, destinées aux observatoires en création, faire leur éducation spéciale. Cela coûtera infiniment moins cher au budget colonial que de faire venir de France des observateurs officiels, et cette mesure intelligente fait le plus grand honneur au courage civique de M. Doumer qui a dû s'exposer ainsi aux foudres des frères et amis du gouvernement métropolitain.

Cette question des observatoires créés par les religieux de la Compagnie de Jésus nous sert de transition naturelle pour passer directement de l'Inde à Madagascar. C'est d'autant plus facile que c'est encore sur des bateaux français de la Compagnie des Messageries Maritimes desservant l'Inde et les îles de la côte orientale d'Afrique que nous ferons le voyage en changeant seulement à Aden.

Les fils de saint Ignace et de saint François-Xavier étaient à peine installés à Madagascar qu'ils s'occupèrent d'en dresser la carte. « Le R. P. Roblet, ancien professeur de mathématiques, qui y était arrivé en 1860, commença en 1872 à lever d'une façon sommaire la carte de quinze paroisses sur un rayon de 40 kilomètres. Voyageant toujours à pied, il connaissait parfaitement les distances horaires séparant les différents postes, mais il n'avait d'autres instruments que ses bons yeux. Il improvise une planchette avec une vieille boîte de baromètre anéroïde, sur le fond de laquelle il fixe une feuille de papier et la cale avec des pierres. Il se sert d'une règle en guise d'alidade. Pour mieux viser les directions, il prend la position du nageur et tourne ainsi autour de l'instru-

ment. Ses premiers levés furent donc exécutés littéralement ventre à terre. Parfois il fut attaqué à coups de pierres par les naturels, qui le prenaient pour un sorcier soufflant au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, des maléfices sur l'esprit des ancêtres. Tantôt ce sont ses instruments qu'on attaque ou que le vent emporte par-dessus sa tête ; tantôt c'est lui-même qui dégringole d'un sommet, au risque de se rompre les os ou d'entraîner dans sa chute un collègue (qui, m'a-t-il dit, le laissa passer sans le retenir, craignant d'avoir les os moins solides que lui). Muni peu à peu d'instruments plus parfaits, il perfectionna ses dessins et arriva à lever la carte complète du district central, l'Imérina ou l'Emyrne ; puis il publia une grande carte générale de Madagascar ; de 1872 à novembre 1894, il avait relevé à lui tout seul 32 000 kilomètres carrés ; sur 920 montagnes, il avait visé 32 217 angles. Il a exécuté en outre 1 521 levés à la planchette, mesuré l'altitude d'environ 3 000 montagnes, et calculé lui-même ses innombrables triangles. » Nous ne connaissons pas beaucoup d'explorateurs qui en aient fait autant, même parmi ces infatigables escaladeurs de rochers que sont les Anglais et qu'admirent tant MM. Demolins et P. de Cou-

bertin. Si les élèves des Pères Jésuites suivent l'exemple de leur ancien professeur, ils n'auront pas besoin d'aller chercher des leçons en Angleterre, comme le voudraient ces anglophiles, qui oublient évidemment que les jeux scolaires et les exercices physiques ont été de tout temps pratiqués dans les collèges de la Compagnie de Jésus, avec méthode, il est vrai, et sans les excès qui caractérisent les sports anglais, et dont on revient d'ailleurs un peu avec raison.

Par extraordinaire, et grâce particulièrement à M. A. Grandidier, cet ancien explorateur de Madagascar, qui s'en est fait une spécialité, on a su reconnaître en France les services du P. D. Roblet, et voici la liste des récompenses qui lui ont été décernées :

1° Grande médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, en 1889 ; 2° grande médaille d'or de la Société de Géographie, 1888 ; 3° médaille d'or de la Société de Topographie de France, 1888 ; 4° prix Delalande-Guérineau, de l'Académie des sciences, 1888 ; 5° enfin le gouvernement lui-même a dû reconnaître les services exceptionnels qu'il a rendus à l'armée d'occupation par ses cartes et surtout par celles de l'Imérina et de l'itinéraire de Tananarive

à Andévorante, publiées par le Service géographique de l'armée, en lui décernant la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1898 [1], comme on l'avait déjà donnée à son prédécesseur, le P. Jouen, dès 1861 (12 novembre). Il était officier d'Académie depuis le 3 avril 1893, officier de l'Instruction publique depuis 1896. L'année dernière, il a été fait chevalier de l'Étoile d'Anjouan pour services aux îles Comores.

Pendant que le P. Roblet dressait les cartes, son confrère, le P. E. Colin, fondait, avec mille peines, l'observatoire astronomique et météorologique dit de Tananarive, bien qu'il se trouve sur la colline d'Ambohidempona, à quelque distance de la capitale de l'Imérina. Tout était à faire, et le Père dut être à la fois tailleur de pierre, maçon, charpentier, architecte, avant de pouvoir devenir observateur. Pendant les

1. Voici la liste des travaux du P. Roblet, telle qu'elle nous est donnée par ses états de service en vue de la décoration : 1° carte de l'Imerina au 1/300 000 et au 1/100 000 publiée par M. A. Grandidier ; 2° environs de Tananarive ; 3° carte de l'Imerina, publiée par le Service géographique de l'armée ; 4° carte du Betsiléo, publiée par M. A. Grandidier ; 5° grande carte de Madagascar au 1/1 000 000 ; 6° plan de Fianarantsoa ; 7° itinéraire de Tananarive à Andévorante, publié par le Service géographique de l'armée.

travaux, il logeait dans une misérable cabane en planches, si primitive qu'il lui fallait pendant les pluies ouvrir son parapluie au-dessus de sa table ou de son lit. Quand les bâtiments furent achevés à grand'peine, et qu'il s'agit d'y monter les instruments envoyés de France, on dut en confier le transport aux bourjanes ou porteurs. Ceux-ci s'imaginèrent que la longue caisse du télescope contenait un canon. Ils l'ouvrirent et, découvrant l'instrument de mort, dont le lourd pied en fonte était évidemment l'affût, ils jetèrent le tout dans la forêt, persuadés qu'ils avaient sauvé leur patrie de l'envahissement à main armée des Français, et s'en vantèrent comme d'un haut fait. Le P. Colin courut au palais et, grâce aux photographies des appareils qu'on lui avait envoyés, pour en faciliter le montage, il put persuader au ministre de la reine Ranavalo qu'il n'avait nullement importé de France un canon de siège destiné à bombarder Tananarive du haut de l'observatoire. Des ordres furent donnés en conséquence ; on dut rapporter au P. Colin, sous la menace des peines les plus graves, même les clous des caisses d'emballage. Mais le télescope avait souffert, et il fallut passer un temps considérable à le remettre en état. Pendant la

guerre qui, en 1895, amena l'annexion définitive de la grande île au domaine colonial de la France, l'observatoire fut détruit et pillé par les Malgaches. Il est maintenant en bonne voie de reconstruction, grâce à l'énergie de son fondateur et aux sacrifices que s'impose dans ce but la Compagnie de Jésus, trop peu soutenue, hélas ! par le gouvernement de la mère patrie.

Nous avons sous les yeux les états de service du P. Colin, qui a déjà été proposé officiellement trois fois pour la croix de la Légion d'honneur, tant à cause de ses services scientifiques que pour avoir servi d'aumônier à nos soldats pendant la guerre. Il s'est distingué plus d'une fois sur le champ de bataille, où il reçut un jour (26 septembre 1896) dans ses bras l'un de nos officiers, le capitaine Delcroix, blessé pendant l'engagement d'Antalakely.

Le P. Colin est l'auteur de nombreux travaux météorologiques [1], astronomiques [2], ma-

1. Le P. Colin a publié cinq volumes d'observations météorologiques ; a fondé treize postes météorologiques en 1891 et 1892. Il est correspondant du Bureau central météorologique de Paris depuis onze ans et correspondant de l'Institut.

2. Il a déterminé la longitude de l'observatoire de Tananarive par 570 observations, la latitude par

gnétiques[1], cartographiques[2]. Géodésien auxiliaire au Service géographique du corps expéditionnaire et du corps d'occupation, par décision (n° 59) du général Voyron, il a mené à terme quatre missions géodésiques et astronomiques qui lui ont été confiées en 1896, 1897, 1898 et 1900. Dans cette dernière, exécutée le long de la côte occidentale de Madagascar, il a relevé les positions exactes de plusieurs points, ce qui lui a permis de corriger une assez forte erreur dans la direction de la côte, telle qu'elle est figurée sur les cartes du Service hydrographique de la marine.

120 hauteurs d'étoiles, avec un cercle méridien ; a fixé astronomiquement les positions géographiques de 14 stations dans l'île.

1. Il a relevé les trois éléments de déclinaison, d'inclinaison et d'intensité en 23 stations de l'île.

2. Il a exécuté les levés géodésiques : *(a)* depuis l'Imerina jusqu'à Andévorante, en 1891 et en 1892, sur une longueur de 211 km. 150 ; *(b)* depuis Ampanovoamaizina jusqu'à Sohamoro, en 1896, sur une superficie de 125 kilomètres carrés ; (*c*) depuis l'Imerina jusqu'à Andriba, Vohambohibra Vohilema, la région voisine des Antsianaka, en 1897, sur une superficie de 15 000 kilomètres ; (*d*) a collaboré pour la partie N.-E., E. et S.-E. à la carte de l'Imerina nord, publiée par M. A. Grandidier en 1895 ; (*e*) à la carte de l'Imerina sud ; (*f*) à l'itinéraire de Tananarive à Andévorante, publié par le Service géographique de l'armée en 1895.

Si les ministres de la Guerre ont tardé à reconnaître les services aussi nombreux que distingués que le vaillant missionnaire a rendus à l'armée d'occupation, les corps savants ont été plus empressés à constater le lustre qu'il jette sur la science française et à récompenser ses travaux.

Dès 1890, c'est l'Académie des sciences qui, sur le rapport de M. A. Grandidier, constatant les beaux résultats obtenus à l'observatoire de Tananarive, lui décerne le prix Jérôme Ponti. Le 3 avril 1895, le ministre de l'Instruction publique le nomme officier d'Académie, en même temps que le P. Roblet ; motifs : fondation et direction de l'observatoire de Tananarive. En 1896, la rosette d'officier de l'Instruction publique lui est octroyée sur recommandation et par privilège spécial du ministre de la Guerre, qui lui faisait donner au titre militaire la médaille du corps expéditionnaire de Madagascar.

La Société de Géographie lui décerne, le 23 février 1895, la médaille d'or du prix Louise Bourbonnaud, pour ses observations astronomiques et la triangulation de la province d'Imerina. En 1898, elle partage entre lui et le P. Roblet, le prix Herbert Fournet. La même année, l'Académie des sciences lui accordait le

prix Valz (astronomie). Enfin, en 1899, il a été nommé correspondant national de l'Institut pour la section de géographie et de navigation[1].

Pendant que ces deux vaillants pionniers, les PP. Roblet et Colin, arpentaient le terrain, le P. Piolet, reprenant les études des PP. Abinal et de la Vaissière, publiait sur Madagascar plusieurs ouvrages qui font autorité[2] et voyait s'ouvrir devant lui, sous les auspices de l'Union Coloniale, les amphithéâtres de la Sorbonne pour un cours libre sur Madagascar ; de son côté le P. Camboué consacrait ses loisirs apostoliques à l'étude de l'histoire naturelle. On lui doit de très intéressantes observations sur les vers à soie et sur les araignées séricigènes de Madagascar. On les trouve dans le *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation* qui, le 11 juin 1886, les a récompensées par une médaille d'argent de première classe. En 1890,

1. En 1895, le P. Colin a encore obtenu une médaille d'or à l'Exposition de Bordeaux.

2. *Histoire de Madagascar*, 2 vol. in-8°, et *Vingt ans à Madagascar*, 1 vol. in-8°, V. Lecoffre, Paris, peut-être le meilleur ouvrage sur Madagascar.

Madagascar et les Hova, Delagrave. — *Madagascar, sa description, ses habitants* et *12 leçons à la Sorbonne sur Madagascar*, Challamel. — *Madagascar dans l'empire colonial de la France.*

ses études sur les animaux invertébrés de Madagascar recevaient à l'Académie des sciences, sur le rapport de M. A. Grandidier, le prix Savigny. Les PP. Valette, en 1892, et J. de Villèle, en 1894, ont reçu des médailles de bronze du ministère de l'Instruction publique pour leurs observations météorologiques, faites respectivement à Tamatave et à Arivonimano. Enfin le P. Dupuy a été fait chevalier de la Légion d'honneur par le ministère de la Guerre pour services rendus pendant la campagne de 1895, qui coûta la vie à quelques-uns de ses confrères qui avaient, comme lui et le P. Colin, transformé leur croix de missionnaire en celle d'aumônier militaire.

On a pu le voir, par la longue liste des récompenses que nous avons citées, ce n'est que depuis peu d'années qu'on a su reconnaître officiellement les services rendus par les Jésuites de Madagascar. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été signalés depuis longtemps.

Le 4 mars 1859, le commandant de la station navale écrivait au gouverneur de la Réunion : « Il m'est bien doux, Monsieur le Gouverneur, de vous prier de transmettre à M. le Supérieur des Pères Jésuites les éloges les plus grands sur le concours que j'ai trouvé auprès des mis-

sionnaires de Baly (sur la côte ouest de Madagascar), qu'aucun voyage, aucune démarche, aucune œuvre de traduction ou d'interprétation n'ont rebutés, et sans lesquels je n'aurais jamais pu venir à bout de réunir les éléments épars du pouvoir qui gouverne le Bouény et l'Ambougougou, avec qui j'ai passé des traités. »

Un voyageur anglais de passage à Tananarive en 1872 disait : « Si l'on considère l'opposition que les Jésuites rencontrent dans ce pays, on sera vraiment étonné qu'ils ne désertent point ; c'est une preuve, s'ils ne le font point, de leur indomptable courage et de leur persévérance. »

L'amiral anglais, sir John Gorres, vint, en 1881, à Tananarive ; dans un rapport officiel présenté au Parlement, il parla des différentes missions établies à Madagascar. Il disait des Pères Jésuites : « Ces hommes travaillent en silence et plantent sur la terre malgache un arbre bien supérieur à tous les autres. » En effet, toutes nos entreprises de colonisation dans la grande île avaient échoué les unes après les autres ; l'histoire est longue de nos efforts et de nos insuccès. Si Madagascar est aujourd'hui la France orientale et en voie de devenir l'une de nos plus belles colonies, on le doit certainement à l'infatigable constance et aux

travaux de nos missionnaires. Là, comme partout, ils ont été nos meilleurs diplomates et nos meilleurs agents de colonisation.

II

Puisque nous nous occupons de la Compagnie de Jésus, après avoir rendu un compte sommaire de ce qu'elle a fait en Chine, dans l'Inde et à Madagascar, au point de vue scientifique et humanitaire, transportons-nous, si vous le voulez bien, en Asie Mineure et examinons ensemble ce qu'elle y fait aussi dans ce sens. Nous avons eu l'avantage de visiter plusieurs fois ses établissements à Beyrouth, et c'est sur nos notes de voyages que nous nous appuierons pour le développement de notre thèse, à savoir que si la France brille encore de quelque éclat dans ce pays, c'est à nos missionnaires de tous ordres qu'on le doit, mais surtout grâce à l'Université catholique de Beyrouth, d'une part, et aux œuvres des Pères de la Croix (Assomptionnistes) à Jérusalem, d'autre part, ainsi qu'on le verra pour ceux-ci par la suite de ce travail.

A l'Université de Beyrouth, nous avons pu

admirer une imprimerie parfaitement outillée, où de jeunes Syriens catholiques, dirigés par les Pères ou par des Frères, s'occupent de faire passer sur des presses dernier modèle les manuscrits de nombreux ouvrages dus aux plumes autorisées de professeurs émérites. Née d'une pensée éminemment apostolique, cette imprimerie, dotée de fontes latines, arabes et syriaques, avait surtout pour but de défendre la religion et d'aider les missionnaires à préparer au pays des générations fortes et chrétiennes. On ne saisirait donc pas le vrai caractère des publications qui constituent l'énorme catalogue des œuvres sorties de ces presses, si l'on venait à oublier que les Pères de la mission n'ont jamais cessé, tout en produisant une foule d'œuvres littéraires et scientifiques, de vaquer journellement à leurs laborieux ministères auprès des âmes et en particulier auprès de la jeunesse. Ceci dit, il est impossible de ne pas admirer la fécondité des savants qui ont, dans des conditions aussi peu favorables, produit tant d'œuvres, aussi curieuses qu'intéressantes, marquées au sceau du plus profond savoir et de la plus parfaite observation. Il est difficile, même avec les plus grandes préventions, de ne pas admirer la source immense d'activité ainsi

dépensée et l'heureuse influence qu'elle a eue pour le maintien et l'extension de l'influence française, non seulement en Syrie, mais encore dans tout le Levant. Aussi combien est injuste le tableau donné par M. Julmier, consul de France, dans la *Revue des Universités du Midi*[1]. Beaucoup plus juste a été, à l'égard de l'Université de Beyrouth, un universitaire qu'on ne peut accuser de cléricalisme, M. Larroumet, dont on a lu, il y a environ deux ans dans le *Figaro*, les articles si louangeurs sur les Pères Jésuites de Beyrouth et sur leur œuvre. Bien qu'ils professent, à la vérité, une grande indépendance à l'égard du gouvernement français, au triple point de vue du but, des moyens et de la méthode, il n'en est pas moins vrai, malgré tout, que, sans la présence là-bas des Pères de la Compagnie de Jésus, qui sont de beaucoup les plus nombreux et dont l'activité embrasse tous les champs d'action ouverts à leur zèle sur le sol de la Syrie, le prestige de la France dans ces régions ne tarderait pas à dépérir, comme la chose a eu lieu, au moins dans une certaine mesure, à l'époque de la suppression de leur ordre.

1. 1896-1897 sous le pseudonyme de Villeneuve.

Un second trait général qu'il ne faut pas omettre, c'est que l'élan littéraire donné par leur imprimerie et en particulier par les travaux si appréciés et si nombreux d'un de leurs élèves, le P. Louis Cheïkho, a eu pour résultat, indépendamment de l'influence morale qu'il leur a acquise, une puissante expansion littéraire et philologique qu'on peut considérer comme une véritable renaissance, non seulement pour la Syrie, maïs encore pour l'Égypte et la Mésopotamie.

On peut s'en rendre un compte partiel en examinant les articles du catalogue général de l'imprimerie de l'Université Saint-Joseph. S'il contient sous plus d'un numéro la mention d'autres noms que ceux des Pères, il ne faut pas perdre de vue que tous ces travaux appartiennent cependant, de près ou de loin, à la mission, soit parce qu'ils ont été entrepris sous son impulsion, soit parce que les missionnaires y ont pris souvent une part active, bien que tacite. L'émulation, dont le monde lettré de Syrie et d'Égypte s'est senti piqué en face des œuvres si profondément savantes des Pères, est même allée si loin, que deux cheiks indigènes, dont les noms figurent au catalogue sous les n°s 275 et 276, et d'autres qu'il est inutile

d'indiquer, même aussi discrètement, n'ont pas craint de se compromettre, au regard de leurs coreligionnaires, en livrant aux presses de l'Université catholique et sous le contrôle des supérieurs des travaux de haute valeur philologique.

Les travaux syriaques ne le cèdent en rien aux études arabes dont nous venons de parler. Ceux des PP. Bollig, Gismondi, Brun, etc., ont été comme ceux du domaine arabe très flatteusement appréciés, non seulement en Orient, mais encore en Europe. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les pages que M. Lamy, professeur à l'Université de Louvain, a lues au 11e Congrès des orientalistes à Paris[1]. La grammaire syriaque du P. Gismondi va bientôt paraître dans une seconde édition considérablement augmentée et améliorée.

Il nous est impossible de citer ici tous les noms des écrivains distingués qu'a fournis la mission de Beyrouth. Il faudrait pour cela citer le catalogue presque entier des Pères de cette mission. Parmi ceux qui ont acquis déjà depuis longtemps une réputation européenne, dans le cercle malheureusement trop restreint des orien-

1. *Actes du 11e Congrès des orientalistes*. 4e section. Paris, Leroux, 1898, p. 1 et suiv.

talistes, il convient cependant de nommer tout particulièrement, en plus de ceux déjà cités : les PP. Salhani, Lammens, Belot, Eddé, de Coppier, Vernier, Jullien, etc. Pour tout ce qui concerne les travaux littéraires, scientifiques et humanitaires entrepris par la mission, on consultera avec fruit le gros ouvrage de ce dernier sur la Nouvelle mission de Syrie paru l'année dernière [1]. Ses *Souvenirs bibliques et chrétiens*, parus en 1891, et son *Sinaï et Syrie*, paru en 1893, sont considérés comme des ouvrages de valeur. Au cours d'une excursion sur le Nil, en 1898, nous avons eu la chance de l'avoir pour compagnon de voyage, et sa conversation nous a permis d'apprendre maints détails d'archéologie et d'histoire, inconnus aux meilleurs guides, fût-ce le Bædeker allemand. Le P. H. Lammens nous paraît être le plus fécond ; sur la fiche bibliographique qui le concerne nous ne relevons pas moins de quinze titres d'articles parus depuis 1891 seulement, dans diverses publications spéciales telles que les *Précis historiques*, la *Revue du Monde catholique*, la *Science catholique*, les *Études religieuses*, etc. Les sujets qu'il y traite

1. *La Nouvelle mission de Syrie*, par le P. M. Jullien, 2 vol. Delhomme, 1898.

concernent la question gréco-arabe ou l'hellénisme en Palestine et en Syrie ; la question musulmane ; l'Islam et l'Afrique australe. Il étudie le rôle des langues orientales dans : l'*Étymologie contemporaine ;* les *Manuscrits Syriaques du désert de Nitrie ;* les *Nosaïris, leur histoire et leur religion.* Dans le *Journal asiatique*, il fait, en 1895, la monographie du chantre des Omiades, le poète arabe chrétien Ahtal, etc. Dans l'*Histoire de vingt-cinq ans de journalisme arabe*, il nous met un peu au courant des avanies de la censure turque, que nous avons vue saisir chez les Frères des Écoles chrétiennes de Rhodes les *Fables* de La Fontaine, sous le prétexte fallacieux que celle de *l'Ours et le Pacha* était une insulte directe à la dignité du Sultan. Il nous y fait l'histoire du journal arabe le *Bachir*. Depuis 1878, celui-ci possède une annexe qui rend de grands services pratiques dans le pays, c'est l'*Almanach annuel en français et en arabe*, fondé par le P. Damiani et continué après sa mort par d'autres missionnaires, entre autres par le septuagénaire et vénéré P. Belot.

En 1898, la revue intitulée l'*Église catholique*, dont la fondation, le but et la disparition sont racontés en détail par le P. Jullien, a été

remplacée par le *Machriq* (l'Orient), revue également arabe et répondant à des besoins encore plus pressants, mais conçue suivant un nouveau plan. L'éloge du *Machriq* n'est plus à faire. Née d'une pensée tout apostolique, comme sa devancière, cette revue, dont la fondation est due à l'activité bien connue du P. Louis Cheïkho, ne manque pas de servir d'une façon éminente la science et les lettres, en particulier l'histoire et la philologie orientale, tout comme le font en Chine l'*I-wen-lou* et le *Hoei-pao* de l'imprimerie de Zi-ka-weï. Il serait certainement fastidieux de donner ici une liste détaillée des articles qu'elle a publiés avec le concours, non seulement des Pères de la mission ou de la Compagnie, mais encore d'un grand nombre d'abonnés parmi lesquels des musulmans et des Druses, des Orientaux et des Européens, depuis Bagdad jusqu'à Berlin. Nous croyons cependant qu'il est intéressant de signaler d'une façon spéciale quelques-uns de ces articles, parce que ce sont des travaux de longue haleine, qui ont souvent exigé la mise en œuvre de nombreux matériaux et parce qu'ils se recommandent à l'attention du monde savant par la sûreté des informations qu'ils contiennent et la valeur des écrivains qui les ont rédigés.

Citons en première ligne l'*Histoire de Beyrouth*, d'Ibn-Saleh, publiée et annotée par le P. Louis Cheïkho. Ce document intéresse vivement l'histoire des croisades, et son importance a déjà été mise en relief par M. de Slane, dans l'Introduction du premier volume des *Historiens orientaux des croisades*. Du P. Lammens voici : *Frère Griphon et le Liban au* XV[e] *siècle*, traduit et inséré un peu plus tard dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1899, et les *Notes archéologiques sur le Liban*. Puis c'est le *Traité inédit de musique arabe*, du docteur Mochaga, publié et annoté par le P. Louis Ronzevalle. Différents traités du fameux philologue et naturaliste arabe Al-Asmaci ont été publiés par le docteur Haffner, de Vienne, pendant un long séjour qu'il a fait à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. L'*Exhaussement de la côte syrienne* et l'*Age de la pierre en Phénicie* sont dus à la plume de P. Zumoffen, dont nous avons eu l'occasion de faire publier un article très intéressant sur les *Variations du climat de la Palestine*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, à la fin de l'année dernière. la plupart de ces travaux ont eu des tirages à part qui les mettent à la portée du public le plus varié.

Si nous étudions maintenant les travaux spé-

ciaux publiés par les Pères de Beyrouth, en français, et en grande partie en Europe depuis un peu plus d'une trentaine d'années, nous ne pouvons passer sous silence les articles archéologiques que le savant P. Bourquenoud a publiés dans les *Études*... et ailleurs, au sujet de la Syrie, de la Phénicie et du Ghazir. Les discussions auxquelles ces travaux et ceux du P. Dutau, de la province de Paris, ont donné lieu, dans les séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont consignées dans les comptes rendus de cette société et d'une façon spéciale (nous voulons dire avec force injures) dans les *Notes de la mission de Phénicie*, de M. E. Renan.

L'*Histoire générale de la Syrie, de la Phénicie et du Liban depuis les origines jusqu'à nos jours* est un véritable travail de romain que le P. Martin a su mener à bien, malgré les difficultés excessives de cette entreprise et la pénurie des moyens dont il disposait. Le manuscrit de cette œuvre colossale ne comprend pas moins de huit gros in-folio. Malheureusement, le vaillant religieux n'a pas assez vécu pour y mettre la dernière main. On en a déjà traduit une petite portion, et le précieux manuscrit reste toujours à la base des travaux historiques re-

latifs à la Syrie que publient les professeurs et écrivains de l'Université. Le docteur Rouvier, professeur à la Faculté de médecine de Saint-Joseph, dont la compétence en matière de numismatique phénicienne est aujourd'hui reconnue de tous les savants d'Europe, a assuré plus d'une fois que le manuscrit du P. Martin lui a épargné quatre années de recherches. Le même savant ayant été chargé par le gouvernement français, en décembre 1899, de faire exécuter des fouilles à Béryte-Laodicée de Chanaan, vient d'entreprendre le dépouillement systématique de l'œuvre du regretté P. Martin. Il est également impossible d'omettre ici la mention du *Dictionnaire arabe-français*, du P. Cuche, bien qu'il date déjà de 1862, parce que les orientalistes en font encore grand cas pour la connaissance de l'arabe de Syrie. Il en est de même du *Vocabulaire français-arabe* du P. Henry[1], qui, malgré des imperfections, a été cependant la base sur laquelle le P. Belot a fondé son *Dictionnaire* et son *Vocabulaire français-arabe*[2].

1. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1867.

2. Pour la période antérieure à 1864, on peut consulter avec fruit : De Damas, *la Science et les missionnaires au mont Liban* (*Etudes*, 1864) ; et du même auteur : *Sinaï et Judée*, *Galilée*, *Jérusalem*, 1866, 3 volumes chez Putois-Crété.

Devant une pareille richesse d'écrivains et de documents de tout genre nous nous sommes demandé pourquoi, bien que nos missionnaires n'aient pas souvent les loisirs nécessaires pour envoyer en Europe des travaux spéciaux en langue française, vu les nécessités de leur apostolat et l'immensité du champ à moissonner, ils n'ont pas encore pu fonder à Beyrouth une revue rédigée dans notre langue et donnant sur l'Orient des informations que l'on puiserait difficilement ailleurs. Ils ont répondu à cette suggestion, avec une modestie qui les honore, qu'ils se devaient tout entiers aux œuvres propres de la mission, où les bons ouvriers sont rares, et que pareille œuvre serait certainement en butte à de nouvelles vexations de la censure turque, cerbère qu'ils doivent, pour tout le reste, se concilier déjà par des dons annuels *métalliques* et toujours considérables. Aussi, après y avoir eux-mêmes songé, ils ont jugé plus prudent de s'abstenir.

A côté du collège se trouve l'Université de médecine fondée par la Compagnie de Jésus à Beyrouth, dans le but de fournir aux populations de l'Asie Mineure des médecins chrétiens. On sait que les musulmans ont toujours, comme les Arabes de tout temps, professé un grand

respect pour la médecine, science dans laquelle ils se sont même autrefois distingués. Le médecin peut pénétrer partout, grâce au caractère quasi sacré dont il est revêtu de par sa profession savante. Bien que sous la direction des Pères Jésuites, dont quelques-uns professent, les cours de la Faculté de médecine sont en général confiés à des professeurs laïques de l'Université de Paris, qui ont bien voulu accepter cette charge avec l'autorisation et le concours du gouvernement français. Chaque année, une commission de médecins français vient à Beyrouth faire passer les examens et délivrer les diplômes qui ont la même valeur que ceux décernés en France et sont reconnus par le Sultan, ce qui donne aux médecins de l'Université de Beyrouth le droit d'exercer en France comme dans tout l'Empire ottoman.

A la tête des professeurs laïques, nous mentionnerons tout particulièrement le docteur Rouvier, qui est fixé à Beyrouth depuis la fondation de la Faculté et qui est célèbre comme archéologue. Ses nombreux mémoires sur la numismatique et les antiquités phéniciennes, fruits de quinze années d'études et de recherches, lui ont acquis une place éminente dans ce domaine spécial. Il n'est pas moins savant

médecin, et l'Académie de médecine de Paris a couronné ou mentionné honorablement plusieurs de ses écrits. Il est secondé dans sa tâche par M. le docteur de Brun, dont les travaux scientifiques sont aussi considérables, et par M. le docteur Hache, qui s'est également fait remarquer par de nombreuses communications et des mémoires sur la chirurgie dont il occupe la chaire avec la plus grande distinction. Le docteur Nègre est, comme ses collègues déjà nommés, officier d'Académie et de l'Instruction publique: MM. Guignes, Eddé, Gebara, Saouma, ont été nommés cette année même officiers d'Académie ; enfin, M. Chakakoury, honoré de la même distinction, a publié un excellent ouvrage sur l'hygiène de la vue.

C'est un Père Jésuite, dont nous avons malheureusement oublié le nom, qui est chargé du cours de physique, et nous avons pu admirer ses collections d'instruments qui, comme le musée anatomique et le laboratoire, montrent que l'on est au courant des dernières découvertes des sciences et que l'on s'occupe des recherches minutieuses de la microbiologie. Aux sessions de novembre 1899, la Faculté a reçu 7 nouveaux docteurs et 3 pharmaciens ; aux mêmes sessions, ont passé avec succès un

colloquium 19 docteurs et 2 pharmaciens. Bien que nous tenions à éviter à nos lecteurs l'ennui des chiffres, il est difficile de montrer l'importance des établissements scolaires de la mission sans en citer au moins quelques-uns. Nous nous contenterons des totaux. On compte dans la mission des Pères Jésuites 2 centres principaux d'instruction, à savoir : Beyrouth et Saïda. Le premier possède l'Université Saint-Joseph comprenant : 1° un collège avec enseignement secondaire classique et spécial, pensionnat, demi-pensionnat et externat, total 458 élèves ; 2° un grand et un petit séminaire de tous les rites, même du rite copte, avec 50 élèves ; 3° une maison de moines appartenant à différents ordres religieux indigènes et suivant, les uns, le cours secondaire, les autres, les cours supérieurs ; ils sont 22 ; enfin la Faculté de médecine avec 121 élèves.

A Saïda, se trouve un collège de fondation récente et plein d'avenir où les études ne dépassent pas pour le moment le niveau de bonnes études primaires, il compte 143 élèves.

Viennent ensuite les écoles dépendant des résidences de Beyrouth, Saïda, Bikfaya, Zahlé, Ghazir, Tanaïl, Damas, Homs et Alep. Elles sont au nombre de 130 pour les garçons, avec

8 376 élèves et de 57 pour les filles, avec 3 509 élèves. Toutes, sauf 5 écoles de garçons, entretenues par l'évêque de Tripoli, sont à la charge de la mission. C'est en somme une population de 12 679 personnes, tant enfants qu'adultes ou hommes faits, auxquelles on distribue l'instruction. Sur ce nombre, 2 023 apprennent le français en plus de l'arabe. Notons que dans les collèges et à la Faculté de médecine tous les étudiants apprennent le français. La porte des établissements des Pères Jésuites en Syrie est ouverte à tous sans distinction de religion. Le tableau statistique du commencement de l'année, d'où nous avons tiré les chiffres ci-dessus mentionnés, cite, en effet, 115 musulmans, 31 Druses et même, oh ! miracle, 24 israélites dont 5 à la Faculté de médecine, le reste dans les 2 collèges.

Cette statistique se passe de commentaires, mais ce qu'on doit dire c'est qu'un grand nombre de ces écoles sont gratuites. La mission, qui a peine à suffire à leur entretien, se voit ainsi forcée avec le plus vif regret de refuser aux populations, qui les demandent avec instances, de nouveaux établissements scolaires, dont l'importance politique ne saurait échapper, si l'on considère la marche sans cesse croissante des

institutions similaires de la propagande *russe* en Syrie et en Palestine. La France verrait donc son prestige se consolider et s'accroître dans une large mesure si des secours pécuniaires officiels ou privés permettaient aux missionnaires de multiplier le nombre de ces écoles et, d'une manière spéciale, celles où l'on enseigne le français. Il serait surtout utile, pour combattre efficacement les multiples influences étrangères, d'encourager et de mettre sur un pied plus solide et plus élevé les deux embryons d'écoles normales qui ont été fondées, l'une, à Saïda, sur la route de Tripoli à Homs (environ 18 élèves) et, l'autre, à l'orphelinat agricole de Tanaïl, résidence qui, sur 51 orphelins, compte actuellement 22 aspirants-maîtres.

Nous ne nous étendrons pas sur les annexes de la Faculté de médecine, à savoir : l'hôpital français, les dispensaires, les salles d'opérations, l'hôpital de la maternité en création. Rien ne manque à cette institution qui le dispute aux meilleures Facultés d'Europe. Signalons cependant le dispensaire, devenu célèbre, de la résidence de Homs, qui est fréquenté journellement par 150 personnes environ de toutes catégories et de toutes confessions ; puis, celui d'Aïn-Ebl, dans la Galilée, qui, quoique beau-

coup plus modeste, rend déjà de grands services et est appelé à un sérieux avenir.

Nous ne pouvons quitter la Syrie et la Palestine sans mentionner ici ces autres pionniers de l'influence française en Orient, les Assomptionnistes, en faveur desquels notre ambassadeur à Constantinople a si vaillamment plaidé auprès du gouvernement lors du récent procès de Paris. Une plume, autrement autorisée que la nôtre, celle de M. Albert Vandal, de l'Académie française, a dit aux lecteurs du *Gaulois* (N° du 24 janvier 1900) comment ces moines, aussi hardis qu'entreprenants, avaient conquis moralement à la France toute une partie du Levant. Les premiers, ils ont osé montrer leur froc et leur grande barbe dans les rues de Stamboul, bravant les insultes et le fer des assassins. L'un d'eux n'a-t-il pas été frappé d'un coup de poignard en pleine rue. Leur maison a dû y subir un siège qui n'a cessé que grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France, M. Cambon, qui eut le courage d'y aller entendre la messe. Ils furent parmi les premiers découvreurs de la Bulgarie. Ils s'installaient à Sofia, en 1862, alors qu'en Europe, on connaissait à peine ce pays.

Grâce aux écoles de français qu'ils y ont

installées, ils forment à peu près le seul lien entre nous et ce pays qui désirerait tant que la France s'intéressât à lui. « Ils ont créé quatre centres d'éducation : Sofia, Varna, Philippopoli et Yamboli. Les diplômes qu'ils délivrent sont fort appréciés. Ils ouvrent l'accès des carrières libérales et publiques. De leurs écoles sort une foule d'administrateurs, de fonctionnaires, de gouvernants francisés d'esprit et de cœur. » On les trouve encore en Turquie proprement dite, à Andrinople, à Gallipoli, où ils sont les gardiens officiels des tombes de 9 000 de nos soldats et marins qui succombèrent à une épidémie de choléra pendant la guerre de Crimée.

Mais c'est surtout à Jérusalem qu'il faut admirer leurs œuvres, dans cette hôtellerie de France, vaste asile qui reçoit, avec une hospitalité qui fait battre le cœur de tout Français, tous ceux, sans distinction de parti ou de nationalité, qui veulent bien aller frapper à sa porte.

On connaît par le journal *la Croix* arraché à leurs mains vaillantes, mais toujours fidèle à leur direction religieuse, leurs œuvres des pèlerinages de Terre-Sainte. Ce que connaît moins le public, ce sont leurs travaux scientifiques, car ces religieux très modernes s'occupent de

toutes les questions, ainsi qu'en témoigne cette revue scientifique de valeur qui a nom le *Cosmos* et qu'ils ont sauvée de la ruine après la mort de son savant directeur et fondateur, l'abbé Moigno.

En Palestine, ils s'occupent tout particulièrement d'histoire et d'archéologie, et le savant P. Germer-Durand a réuni à Notre-Dame de France, en un embryon de musée, des collections de silex taillés préhistoriques, de monnaies antiques, d'inscriptions phéniciennes et autres de la plus grande valeur. Grâce à ses patientes recherches, il a retrouvé assez de milliaires romains pour pouvoir reconstituer le réseau des voies construites par les soldats de Rome. A Constantinople, ils éditent une revue spéciale : *les Échos d'Orient*, dans laquelle ils traitent de toutes les questions historiques et scientifiques, qui peuvent intéresser le monde savant, touchant la Grèce, la Turquie et l'Asie Mineure. Une partie bibliographique analyse les publications de toutes langues récemment parues sur ces pays. Voici, par exemple, une critique des derniers travaux de l'abbé A. Kannengieser sur *la France et l'Allemagne dans les missions catholiques* et sur le *Budget des missions en Allemagne et en France* qui ont paru

dans *le Correspondant* avant d'être réunis en volume. L'auteur, le P. S. Vailhé, complète les renseignements fournis par le collaborateur du *Correspondant*, donnant la liste des établissements des Oblates de l'Assomption oubliées par celui-ci. Ces religieuses missionnaires dont l'institut doit sa création aux Pères Assomptionnistes ne possèdent pas moins de 12 maisons avec 134 sœurs, 2 hôpitaux, 10 dispensaires, 1 noviciat, 1 orphelinat et 12 externats, où elles instruisent 1 001 élèves. Ces maisons se trouvent en Turquie d'Europe, en Bulgarie et en Asie Mineure, et sont sous la haute direction des Pères qui leur servent de chapelains et d'aumôniers.

Voici également, dans le numéro de février, un article très intéressant sur les *Écoles russes de Palestine et de Syrie* signé C. Exepi. Un diplomate serbe en fournit un autre non moins utile sur *la Macédoine et les Grecs*.

En résumé, les Pères Assomptionnistes possèdent en Orient 28 établissements d'instruction dont 12 de filles. Leur budget annuel s'élève à 300 000 francs, et le gouvernement qui les poursuit en France se voit obligé pour sauvegarder notre influence vis-à-vis de la Russie et de l'Allemagne de les subventionner. Mais il

le fait dans une proportion infime, à savoir : 4 000 francs à Notre-Dame de France, 8 000 aux écoles de garçons et environ 5 000 à celles de filles. C'est peu, comme l'on voit, surtout si l'on se rappelle ce mot de Fuad-Pacha, touchant *ces robes de moines* qui, disait-il, *font germer la France autour d'elles*. « Ce n'est pas trop, comme le dit si bien M. Albert Vandal, de faire appel à tous les dévouements, quelle que soit leur source d'inspiration, pour réparer et raffermir l'édifice alors que nos intérêts sont gravement et partout menacés en Orient. »

Ne quittons pas Jérusalem sans visiter aussi l'institution de Saint-Pierre de Sion, fondée par le R. P. Marie-Alphonse de Ratisbonne, et où son directeur, le P. H. de Chaumontel, nous a fait voir l'école gratuite pour les jeunes garçons indigènes pour les lettres et les sciences, doublée d'une école professionnelle. En mai 1900, elle abritait 15 maîtres, dont 12 religieux de Notre-Dame de Sion ; 3 chefs d'atelier indigènes, environ 60 orphelins et 20 étudiants. On y enseigne le français et on y forme des ouvriers menuisiers, des sculpteurs sur bois, tailleurs d'habits, cordonniers, tailleurs de pierres, jardiniers, forgerons et vignerons. Les anciens élèves de littérature sont placés dans

les douanes, chemins de fer, télégraphes ou dans le commerce. Une allocation annuelle du gouvernement français et les palmes d'officier d'Académie données, en 1891, au P. de Chaumontel montrent que l'on sait apprécier en haut lieu les services rendus à la France par cette institution.

A Smyrne comme à Constantinople, comme dans presque tous les pays de missions, nous retrouvons les Lazaristes à la tête d'importants collèges. Dans l'antique Byzance, ils ont même remplacé les Pères Jésuites dans l'ancien collège de Saint-Benoît, et ils viennent d'acquérir d'eux récemment celui de Sainte-Pulchérie qu'ils avaient fondé, il n'y a que quelques années, dans le quartier de Péra. Nous avons visité ces centres d'où rayonne sur le Levant tout entier l'influence française, et nous ne pouvons que joindre nos modestes éloges à ceux de personnages dont le témoignage a une haute valeur, tels que MM. Gabriel Charmes et de Douville-Maillefeu, qui ont rendu hommage au rôle français des congrégations catholiques en Orient. Notre langue est professée dans toutes les écoles des Lazaristes, et ils choisissent avec soin les endroits où ils peuvent en fonder de nouvelles. C'est ainsi que, prévoyant

les concessions de chemins de fer qui viennent d'être accordées à des compagnies allemandes, ils ont installé des écoles de français dans la plupart des centres que doit traverser, par exemple, la ligne de Smyrne à Alep et Bagdad. De sorte que, quand les ingénieurs allemands y arrivent, ils trouvent dans ces écoles des indigènes parlant une autre langue que le turc. C'est ainsi que tous leurs employés et chefs de station parlent le français. Nous avons trouvé les élèves des Lazaristes employés dans tous les ports de la côte de Syrie, d'Anatolie, et jusqu'à Batoum en Russie : ceux-ci dans l'administration des phares de l'Empire ottoman ; ceux-là dans les douanes, les chemins de fer ou dans la régie des tabacs ; d'autres comme agents ou subrécargues dans les diverses compagnies de navigation française desservant ces parages ; telles les Messageries Maritimes, où ils forment un excellent personnel, car ils ont l'avantage sur les employés français de parler, en plus de notre langue, la plupart de celles du Levant : italien, grec, turc, arabe, arménien, voire même le russe, la plus difficile d'entre elles. Ils se montrent en cela dignes de leurs professeurs, dont plusieurs sont d'excellents linguistes, car, en outre de leurs travaux scien-

tifiques plus spécialement religieux, théologiques, liturgiques, etc., ils payent une contribution généreuse aux études de linguistique dans les pays qu'ils habitent. Sur les langues orientales, sur les mœurs et la religion de l'Orient, de la Perse, notamment les travaux de M. Eugène Boré sont universellement connus et appréciés. Chargé d'une mission scientifique en Orient, il a fourni des Mémoires précieux et écrit une *Histoire de l'Arménie* qui a pris place dans l'une de nos collections géographiques les plus estimées. Il était membre correspondant de l'Académie des sciences, et avait été décoré de la Légion d'honneur.

M. Paul Bedjan, Lazariste, a publié depuis vingt ans une véritable encyclopédie d'ouvrages syriaques ou chaldéens. Originaire de Perse, où les Lazaristes français l'avaient formé à la science et à l'étude, il a eu en vue d'aider ses compatriotes et, en outre des livres religieux, il a édité à leur usage, en chaldéen scientifique et en langue vulgaire, des ouvrages historiques et juridiques dont les manuscrits lui ont été communiqués par les bibliothèques nationales de Paris, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. On peut se rendre compte, par la nomenclature de ses ouvrages, dont quelques-uns ont été im-

primés avec les caractères de l'Imprimerie nationale à Paris, qu'il n'est presque aucune branche de la science à laquelle il n'ait contribué, en apportant quelque document précieux et inédit[1]. M. René Flament, également Lazariste, professeur au grand séminaire de Montpellier, s'est montré par ses études sur la Bible un des hébraïsants les plus compétents[2].

Se souvenant du proverbe fort usité dans le Levant : « On vaut autant d'hommes qu'on sait de langues », les Lazaristes en Orient ont appliqué leurs forces à l'étude du turc et du grec moderne.

Les *Éléments de langue turque* ou *Tables analytiques de la langue turque*, etc., de Viguier, sont l'un des premiers ouvrages sortis de l'imprimerie que, vers 1790, le comte de Choiseul-Gouffier avait établie dans le palais de l'ambassadeur de France à Constantinople. Les successeurs de Viguier jusqu'à M. Nicolas Murat, l'un des missionnaires les plus érudits dans la langue des Osmanlis, n'ont cessé de contribuer à l'étude raisonnée du turc, procurant en même temps, par un échange avanta-

1. Voy. Rubens Duval, *Littérature syriaque*, Paris, 1899.
2. René Flament, *les Psaumes*, etc., Montpellier, 1899.

geux, la diffusion de la langue française dans les milieux turcs. Le Lazariste Elluin, mort récemment, a publié en grec moderne un grand nombre d'ouvrages.

Pendant ce temps, dans les autres missions confiées aux soins des fils de saint Vincent de Paul, des travaux analogues s'accomplissaient. Nous avons dit ce qu'ils avaient fait en Chine, En Abyssinie, M. Coulbeau, reçu naguère par le négus Ménélik à Addis Abeba, publiait, sur les presses de la mission alors établie à Kéren, de nombreux ouvrages en amarigua et en ghez. M. Schreiber étudiait un autre idiome de l'Abyssinie, celui parlé dans le Tigré, et publiait un *Manuel de la langue tigraï*[1], qui a été particulièrement apprécié dans un pays voisin, puisqu'il a été édité avec luxe par l'imprimerie de la Cour impériale de Vienne, avec le généreux concours du ministère de l'Instruction publique d'Autriche. Les missionnaires lazaristes, qui évangélisaient les peuplades indigènes des îles Philippines, publiaient des ouvrages dans la langue des Tagals, et un autre, M. Grimm, s'intéressant aux 500 000 Indiens de la République de l'Équateur, qui ne comprennent au-

1. In-8° de 227 pages, Vienne, Hœlder, 1887.

cune de nos langues européennes, composait un *Lexique de la langue quichoa*[1].

En outre des travaux de linguistique, les prêtres de la Congrégation de la mission ont publié des livres sur les mœurs, la géographie, l'histoire naturelle des pays qu'ils évangélisaient, nous avons cité ceux de Huc, Gabet et Armand David. M. Coulbeau, expulsé d'Abyssinie par les Italiens, comme Français, et empêché, pour rentrer dans sa mission, de traverser l'Erythrée, consacrait plusieurs mois de voyage à explorer l'Abyssinie, depuis Addis Abeba jusqu'à Adoua. Il notait jour par jour le nom et le site des localités qu'il traversait. La carte qu'il a ainsi dressée l'emporte de beaucoup sur tous les autres travaux de cette nature faits jusqu'alors sur cette partie de l'Éthiopie (1898).

Ces quelques notes sur les travaux des missionnaires Lazaristes suffisent pour montrer que si, en véritables semeurs de la bonne parole, ils « cherchent avant tout le royaume de Dieu », ils s'intéressent aussi au côté scientifique et y apportent « par surcroît » un intelligent et généreux concours.

Mais quelle n'est pas, me direz-vous, la con-

1. Fribourg, Herder, 1896.

grégation de missionnaires qui n'en fait autant? Tout dernièrement (le 7 avril), un moine de l'ordre des Dominicains remplaçait à la tribune de la Société de Géographie de Paris les conférenciers ordinaires, officiers ou explorateurs. A la demande du secrétaire général de ladite Société, le R. P. Galland, de passage dans la capitale, consentait à parler, devant un auditoire de six cents personnes, de la Mésopotamie, de l'Arménie et du Kurdistan où il a habité, comme missionnaire, pendant plus de dix ans. Il a bien voulu nous donner, sur la mission des Dominicains Français établie dans ces pays, des détails destinés aux lecteurs du présent article.

La mission dont il fait partie dirige et subventionne 80 écoles comptant une population de près de 5 000 enfants, jeunes gens ou jeunes filles. Un millier de ces enfants apprennent le français. Des élèves sortis des écoles françaises des Dominicains ont occupé et occupent de hautes positions dans l'Empire ottoman.

1° Dans le clergé : six patriarches, archevêques et évêques, sortis de ces écoles ont conservé la langue française comme leur langue de relations. Tous les prêtres de Mossoul actuellement vivants, ainsi que la plupart de leurs

confrères de Bagdad, Kerkouk, Djéziré, Seert, Mardin, anciens élèves des écoles et du séminaire de la mission, parlent et écrivent le français ; ce sont, d'ailleurs, et grâce aux Pères, des amis dévoués de la France.

2° Dans les fonctions publiques : postes, télégraphes, douanes, régie ; toutes ces administrations à Mossoul sont remplies d'inspecteurs, d'employés, d'écrivains qui sortent de ces écoles et qui, par suite, maintiennent dans ces administrations les traditions d'honnêteté qu'ils ont prises chez les Dominicains. Ils rendent à leurs concitoyens les plus grands services et sont aussi les meilleurs auxiliaires de nos consuls, dans toutes les affaires où ceux-ci sont en contact avec eux pour le maintien de l'influence française dans le pays. Les consuls doivent, en particulier, à ces employés, anciens élèves des missionnaires, la régularité du service postal, la *fidélité* et l'*empressement* à recevoir et à transmettre leurs dépêches et communications, services bien appréciables dans un pays comme la Turquie et dans des temps difficiles comme ceux que nous traversons. Plusieurs de ces employés se sont même compromis pour s'être fait connaître comme trop partisans de la France.

3° Dans le commerce et les carrières industrielles civiles, Mossoul compte aujourd'hui quatre ou cinq pharmaciens diplômés, qui ont étudié la pharmacie dans les livres français, d'après les méthodes françaises, et qui font venir de France les produits chimiques et les médicaments qu'ils débitent dans la ville. Ce sont des élèves des Pères ; quelques-uns même ont appris les principes de leur art au dispensaire de la mission, où ils se plaisent à revenir parfois aider nos Sœurs françaises dans la préparation des remèdes pour les malades. La mission a eu deux de ses anciens élèves reçus docteurs en médecine dans ces derniers temps, l'un qui a fait ses études à Paris est aujourd'hui médecin sanitaire sur le littoral de la Méditerranée. La langue française est devenue, grâce aux Dominicains, la langue officielle de Mossoul pour toutes les relations commerciales avec l'Europe, fût-ce avec l'Angleterre ou l'Allemagne. Les voyageurs, savants, archéologues, ingénieurs, qui traversent maintenant si fréquemment la Mésopotamie et le Kurdistan, ne trouvent d'interprètes que parmi les anciens élèves de la mission, avec lesquels ils doivent parler le français, qu'ils soient Russes, Anglais ou Allemands. Cette circonstance relève sin-

gulièrement aux yeux des indigènes le mérite de notre langue et l'honneur de notre pays.

Les Pères ont vu revenir plusieurs fois à Mossoul, comme gouverneurs du vilayet, comme pachas, militaires, ou occupant de hautes positions civiles, d'anciens élèves de leurs écoles qui, bien que musulmans, y avaient appris la langue et l'amour de la France. Aussi les missionnaires doivent-ils à la gratitude que ces fonctionnaires leur ont gardée l'aplanissement de mille difficultés, la protection des intérêts chrétiens dans bien des circonstances et la déférence qu'ils témoignent aux désirs du consul de France. C'est là une disposition plus précieuse aujourd'hui que la force de contrainte et la sagacité diplomatique de nos représentants.

Disons maintenant quelques mots des services rendus à la philologie, à la bibliographie, aux sciences et aux arts par cette mission.

L'un de ses anciens membres a publié en Italie une grammaire et un vocabulaire kurdes, qui sont encore ce qu'il y a de plus clair et de plus solide sur cette langue. L'imprimerie de Mossoul a publié ou réédité de nombreux ouvrages classiques français : grammaires, exercices, anthologie, histoire, qui servent dans les écoles. Elle prépare, en ce moment, un dic-

tionnaire arabe-français. Le R. P. Scheil, missionnaire à Mossoul, collabore avec son frère, le célèbre professeur d'assyriologie à la Sorbonne, dans les travaux de découverte de monuments assyriens autour de cette ville. Il lui envoie beaucoup de pièces qui ont de l'importance pour l'histoire assyrienne, originaux ou estampages. Sa compétence dans l'assyriologie l'a fait nommer correspondant du musée de Constantinople. Le P. Besson, un des fondateurs de la mission française, a un nom dans l'art comme peintre de talent. Ses travaux à Rome sont connus. A Mossoul, il a composé plusieurs tableaux de grande valeur, en particulier deux *Vierges*, qui se trouvent dans l'église de la mission, où les artistes reconnaissent la fraîcheur de pinceau du disciple de Frà Angelico.

Ainsi qu'il sied à de vrais missionnaires, les services rendus par les Pères Dominicains à la cause de l'humanité ne le cèdent en rien à ceux rendus par eux aux sciences. Mgr Lion, préfet de la mission, a été décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite et celle de ses religieux, pendant le choléra de 1867. Le P. Lévy se distingua surtout dans cette circonstance par les soins qu'il donna aux cholériques musul-

mans, ce qui assure à la France et à la mission les sympathies les plus chaudes et les plus persévérantes parmi les habitants des quartiers de Mossoul, restés jusque-là les plus fanatiques. La Révérende Mère Saint-Gélase et la sœur Domitille, décédées récemment, ont été pleurées à leur mort par les musulmans de Mossoul, aussi bien que le P. Lévy, à cause de leur dévouement aux malades pendant de nombreuses années. Les trois dispensaires de la mission, à Mossoul, à Mar-Yacoub et à Seert assistent annuellement plus de 40 000 malades de toutes religions et de toutes conditions.

A la suite de la grande famine de 1879-1880, le gouvernement français fit don à la mission d'une horloge publique pour reconnaître et rappeler à la population les milliers de faméliques assistés et arrachés à la mort pendant cet hiver terrible. La mission y épuisa toutes ses ressources. L'hospice des sœurs fut transformé, pendant quatre ou cinq mois, en assistance publique, où se distribuaient chaque jour plus de 500 portions de pain et de soupe. Un des Pères allait lui-même battre les villages pour trouver à acheter du blé. Pour pouvoir l'introduire en ville et l'amener jusqu'à l'hospice, il lui fallait une influence et une habileté

extraordinaires. Le don de cette horloge amena à bâtir le clocher très élevé qui surmonte la coupole de l'église, et, à ce point de vue encore, la mission imposa le respect au fanatisme musulman mécontent de voir ce signe de la religion chrétienne s'élever dans les airs en face des minarets des mosquées.

Le P. Defrance et ses compagnons à Van ont contribué pour beaucoup à sauver cette malheureuse ville du massacre général et de la destruction complète qui la menaçaient lors de l'invasion des Kurdes, en juin 1896. C'est le P. Defrance, délégué français nommé par M. Cambon dans la question arménienne, qui donna à notre ambassadeur tous les renseignements qui lui permirent d'intervenir efficacement en faveur des chrétiens. Télégrammes en clair, rapports précis, presque quotidiens, d'une lucidité merveilleuse, il n'épargna rien, et, dans la circonstance, outre la peine, il y avait un danger très sérieux pour le Père et ses compagnons à protéger ainsi les chrétiens. Il sauva surtout la ville et empêcha l'extension qu'auraient certainement prise les massacres, le pillage et l'incendie, en restant au milieu des chrétiens quand le gouvernement turc déclarait à l'ambassade et faisait notifier aux Pères le

danger qu'ils couraient en ne se réfugiant pas dans la citadelle, le seul endroit où il pouvait garantir la sécurité des étrangers. Le représentant du Sultan à Van insista beaucoup pour amener le P. Defrance et les consuls des autres puissances à accepter cette proposition. C'est le Père qui s'y opposa et détermina les consuls à s'y opposer également. Cette résolution fut le salut de la ville. Le Père et les consuls restant parmi les Arméniens, ouvrant leurs maisons à tous ceux qui voulaient s'y réfugier, les Kurdes massacreurs furent gênés dans leurs opérations et ne purent conduire leur dessein jusqu'au bout. En récompense de sa conduite, et pour utiliser ses talents et son dévouement, M. Cambon fit nommer le P. Defrance agent consulaire de France à Van, charge qu'il exerce depuis trois ans avec une intelligence, une clairvoyance et un désintéressement auxquels tous nos ambassadeurs, même les moins suspects de cléricalisme, comme M. Constans, se plaisent à rendre hommage. C'est aussi le mérite de ce religieux, ses continuelles interventions, ses fréquents appels à la charité chrétienne et française, qui attirent depuis trois ans vers ces pauvres victimes des massacres et de la famine les secours qui leur permettent

de vivre au jour le jour et leur apprennent à aimer la France comme leur bienfaitrice, malgré les subsides bien autrement abondants qui leur viennent du côté de l'Angleterre et de l'Amérique. La France donne peu relativement, mais elle donne bien, parce qu'elle a, en Arménie, des mains qui savent distribuer avec autant de discrétion que de désintéressement et de véritable charité, ce qui vaut mieux, pour les chrétiens d'Arménie et le bon renom de la France, que les grosses sommes souvent moins discrètement et moins charitablement distribuées.

Les Pères Dominicains, bien que n'étant pas à Jérusalem en pays de mission, y ont une résidence, comme la plupart des grands ordres religieux. Plusieurs de ceux qui y habitent se sont spécialement occupés d'études archéologiques et linguistiques. Le P. Lagrange nous a montré les fondations et sépultures de l'église primitive de Saint-Étienne, en dehors des murs nord-est de la ville sainte. Il a bâti là une superbe église qui fait honneur à la France. Il a eu la chance de trouver en terre sainte des vestiges fort remarquables de la puissance assyrienne, entre autres une inscription en caractères cunéiformes, qu'il a communiquée à l'Institut, où elle a été fort remarquée. Dans

une des salles de la résidence, nous avons pu voir un musée archéologique, qui comprend déjà un certain nombre de pièces de valeur : inscriptions antiques, cunéiformes, hébraïques, arabes, turques, latines, etc., des médailles et des sculptures. Chaque semaine, on fait là des conférences d'histoire biblique ou d'archéologie, qui attirent les principaux Européens habitant Jérusalem ou les environs. Elles ont été plus d'une fois honorées de la présence du consul de France, en particulier de celle du regretté M. Ledoulx.

Le P. Lagrange a fondé, en 1892, la *Revue biblique internationale*[1] fort appréciée des savants. C'est la revue d'exégèse la plus importante qu'on connaisse. Elle est l'organe de l'école pratique d'études bibliques fondée par le même Père au couvent dominicain de Saint-Étienne à Jérusalem.

Puisque nous voici revenus à Jérusalem, parlons un peu des Pères Franciscains, qui y sont, comme l'on sait, chargés officiellement de la garde des saints lieux, et y ont, par suite, le pas sur toutes les autres communautés religieuses. Les disciples de saint François d'As-

1. Éditée chaque trimestre chez V. Lecoffre à Paris.

sise ont toujours cultivé les sciences et obtenu de nombreuses distinctions honorifiques en raison de leurs travaux. Pour la linguistique, on possède d'eux une véritable bibliothèque d'ouvrages écrits en langues des pays de mission : langues orientales, indiennes, chinoises, japonaises, etc. C'est ainsi que l'un des premiers dictionnaires chinois, édité sous le nom de de Guignes, qui le pilla, est du P. Basile de Gemona. C'est un autre Franciscain, Mgr Cosi, mort vicaire apostolique du Chan-toung, qui eut, le premier, l'idée, il y a une vingtaine d'années, de transcrire la langue mandarine en caractères latins. Grâce à ce système, on supprime l'immense difficulté de retenir les 44 000 et quelques caractères idéographiques qui font de cette langue un véritable casse-tête chinois, et on arrive facilement à apprendre à lire et à écrire aux enfants, et surtout aux femmes, dont l'éducation était jusqu'ici complètement négligée dans l'Empire du Milieu. Ce système, légèrement modifié par sir Thomas Wade, ancien ministre d'Angleterre à Pékin, mort professeur de chinois à Oxford, a été adopté par le service consulaire et l'inspectorat étranger des douanes en Chine. C'est le même principe qu'on a utilisé en Cochinchine pour la tran-

scription de l'annamite. Mgr Cosi fit imprimer dans son système une foule de livres de religion, que les moins doués des paysans au Chantoung arrivaient à lire et à connaître par cœur en quelques mois. Le P. Annibal Fantoni, son vicaire général, envoya le premier en Italie des cocons vivants du ver à soie sauvage du chêne, si connu au Chan-toung, où sa soie est utilisée pour le tissage des fameux pongees, qui ont eu tant de vogue à Paris. C'est le même insecte que M. Perny fit plus tard connaître en France, et qui y reçut son nom, après avoir été nommé *Bombyx Fantoni* par les savants italiens [1]. On nous objectera que nous parlons ici de missionnaires Italiens ; nous ferons remarquer qu'ils sont sous la protection française et font, par suite, honneur à notre pays. Mais voici les Français : Mgr Potron, évêque de Jéricho, commissaire de Terre-Sainte à Paris, est décoré de la croix de la Légion d'honneur et de la médaille de Crimée, pour s'être distingué comme aumônier de nos soldats sur les champs de bataille de Crimée en 1854-55. Il est aussi com-

1. Voy., pour plus de détails sur l'introduction de divers vers à soie en Europe par des missionnaires, notre ouvrage sur *les Sericigènes sauvages de la Chine*. (E. Leroux, Paris, 1895.)

mandeur du Montenegro. Il fut missionnaire en Palestine et a suivi nos soldats en captivité en 1871 comme aumônier militaire. Le P. Paul de Saint-Aignan, missionnaire en Terre-Sainte, a fait de nombreuses communications scientifiques à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, par l'intermédiaire du savant archéologue et linguiste M. Clermont-Ganneau. C'est à ce religieux que le musée du Louvre doit de posséder une stèle araméenne très importante qu'il a découverte près d'Alep. Le F. Maurice, de Saint-Étienne (1838-1892), professeur au collège de cette ville, avait reçu du gouvernement français les palmes académiques. Le célèbre F. Liévin, Belge, a publié en langue française un guide des Lieux saints, qu'il a fait visiter pendant quarante ans à la plupart des célébrités scientifiques. Il était aussi officier d'Académie, et avait reçu de l'Institut de France quelques mois avant sa mort (1898) le don du *Corpus inscriptionum semiticarum*, comme récompense de ses travaux et recherches. Le gouvernement français, sur la proposition de M. le ministre des Affaires étrangères, honora, le 3 mai 1897, d'une médaille d'honneur en or le T. R. P. Urbain, vicaire custodial de Terre-Sainte, en témoignage des ser-

vices rendus à la France, décret présidentiel du 27 décembre 1896. Au P. Barnabé, supérieur du Mont-Thabor, on doit l'achèvement des fouilles de ce sanctuaire. C'est lui qui, lors de voyage de l'empereur d'Allemagne en Palestine, avait été chargé par le gouvernement turc de construire la route d'accès et la grande porte d'honneur. C'est le F. Isidore, de Roscoff, qui accompagna M. le baron de Vialar et la commission française, lors des enquêtes officielles en Arménie, au sujet du meurtre du P. Salvator en 1897. Il obtint du Sultan un firman longtemps demandé en vain pour la construction d'une église à Aïntab, en Arménie, et il fut proposé pour la croix de la Légion d'honneur. On doit à un autre Français, le P. Bernard, d'Orléans, la fondation de l'important collège d'Alep, dont le directeur actuel, le P. Prosper, de Marennes, a fait diverses découvertes archéologiques. Enfin, le F. Clément, de Carcassonne, a fondé *la Lyre de Port-Saïd*, qui rehausse de l'harmonie de ses instruments toutes les cérémonies officielles en ce pays ; et le F. Lazare, ancien soldat de la garde républicaine de Paris, guide aujourd'hui les pèlerins à Nazareth.

Diverses inventions sont dues à des Francis-

cains, notamment l'horloge cosmographique du P. Ildephonse, de Nice, qui a obtenu le premier prix à l'Exposition de cette ville. Au P. Julien, capucin, on doit une nouvelle ruche et un compteur d'acétylène. Signalons en passant les ouvrages du cardinal Massaia sur l'Abyssinie. L'imprimerie franciscaine de Jérusalem, dirigée actuellement par un Père français, a publié divers ouvrages en langue orientale.

Le gouvernement français a offert divers cadeaux, en signe de gratitude, à la mission franciscaine de Terre-Sainte. C'est ainsi qu'en 1891, le Président de la République fit don au Père custode d'un magnifique ostensoir pour récompenser le dévouement des Franciscains de Jaffa lors de l'échouement du *Seignelay* devant ce port. Le P. Urbain Marie, de Mugron, dans les Landes, vicaire custodial à Jérusalem, est titulaire d'une médaille de sauvetage qu'il a reçue au lieu de la croix de la Légion d'honneur pour laquelle il avait été proposé.

Les événements actuels de Chine nous rappellent que c'est un Franciscain, Mgr Césaire Schang, un Lorrain, vicaire apostolique du Chan-toung oriental, qui est chargé de la paroisse de Tché-fou et aumônier de l'hôpital français et de l'école française dirigée par des

sœurs françaises, établies sur le terrain du consulat de France, à l'endroit même où nos troupes de débarquement campèrent en 1860. Il s'est occupé de la restauration des tombes de nos marins sur l'île voisine de Koung-toung-tao et est gardien du cimetière actuel à côté de l'église à Tché-fou même. Il a succédé dans ses charges au P. Nivard-Jourdan, que nous vîmes arriver en 1876, lorsque le gouvernement anglais chassa de Nouvelle-Zélande les Franciscains français pour les remplacer par des Anglais et qui est enterré à Tché-fou.

Nous demanderons à nos lecteurs de quitter définitivement l'Asie et de passer avec nous en Afrique où nous avons à admirer les travaux de plusieurs congrégations françaises qui ont là, comme partout dans le monde, précédé nos commerçants et nos soldats. Ce n'est pas la faute des Pères Blancs de Mgr Lavigerie si nous ne possédons pas depuis longtemps le sud du Sahara. L'Ouganda, tombé aujourd'hui aux mains des Anglais, serait aujourd'hui français, si le gouvernement avait eu le courage de suivre leurs conseils au lieu de céder aux menaces de l'Angleterre, qui chargea le fameux capitaine Lugard de détruire, à coups de mitrailleuses

Maxim, tous les villages catholiques qui avaient cependant le droit de compter sur la protection de la France. On sait comment l'on refusa aux Pères Blancs toute aide officielle pour l'organisation des Frères armés du Sahara, ce qui amena forcément la dislocation d'un corps qui, mieux soutenu, aurait pu nous rendre les plus grands services. Mais on craignait des complications qui auraient entraîné le pays à une expédition dont on ne voulait entendre parler alors à aucun prix. Force fut aux Pères de se contenter des soldats arabes de Zanzibar pour accompagner et défendre contre les attaques des noirs leurs caravanes annuelles de ravitaillement.

Le R. P. Delattre est chevalier de la Légion d'honneur. Il s'occupe, depuis vingt-deux ans, de fouilles à Carthage, où il a fait des découvertes sérieuses. Son musée, commencé quatre ans avant l'occupation française, est le plus complet de tous les musées d'Afrique, après celui du Caire. En récompense des nombreuses communications archéologiques qu'il a faites à nos sociétés savantes, il a été nommé membre correspondant de l'Institut et officier d'Académie. Le P. Gillois, officier d'Académie, a ouvert un collège français à Tunis et à Car-

thage, trois ans avant notre occupation du pays. Il dirige de plus une école d'agriculture qu'il a fondée à Philar pour les futurs colons français.

Les Pères Blancs ont des écoles en Tunisie, en Algérie et en Kabylie, où ils instruisent les jeunes gens du pays et leur apprennent le français. Ils soignent gratuitement les Algériens musulmans, afin de les gagner à la France, dans huit hôpitaux fondés par eux en Algérie. Mgr Hacquard, vicaire apostolique du Sahara, a été fait chevalier de la Légion d'honneur pour avoir guidé la mission d'Attanoux dans le Sahara, et celle du lieutenant de vaisseau Hourst dans l'exploration du Niger ; il est aussi officier d'Académie. On peut dire que c'est aux Pères Blancs qu'on a dû le concours des 3 000 Kabyles qui ne se sont engagés comme convoyeurs dans l'expédition de Madagascar qu'après avoir pris conseil auprès d'eux. Dans toutes leurs missions, les Pères Blancs ont des écoles, des dispensaires pour les malades. A Tombouctou, à Ségou, à Sikaso et aux sources du Niger, ils ont ouvert des écoles où ils enseignent notre langue aux indigènes et font aimer la France.

Au moment même où nous écrivions ces

lignes, nous apprenions que Mgr Buléon, préfet apostolique du Sénégal et vicaire apostolique de la Sénégambie, venait de succomber à Dakar aux attaques de la fièvre jaune, à l'âge de trente-neuf ans à peine. Il appartenait à la congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie qui, comme l'on sait, évangélise depuis de longues années d'immenses territoires en Afrique orientale et occidentale, et se dévoue à la civilisation des tribus nègres du Sénégal, du Gabon, du Zanguebar, de Madagascar, etc. Mgr Buléon n'était pas seulement un apôtre au zèle ardent, c'était encore un explorateur infatigable, savant ès branches multiples ; il réalisait ce type si bien en relief du missionnaire français qui, comme le disait le journal *la Croix* du 15 juin dernier, partout où il plante la croix, n'oublie jamais ni le flambeau de la patrie, ni le flambeau de la science. Depuis 1885 il était en Afrique. Du Gabon, il a rayonné vers l'intérieur où il a fondé, au Fernan-Vaz une station de grand avenir ; sur les côtes qu'il a explorées sur 420 kilomètres au pays Eshira, en toutes ses courses, il n'oubliait pas de recueillir des notes précieuses qu'il adressait au Muséum, au Bureau central de météorologie, à la Société de Géographie. Sa congrégation a publié ses

voyages[1]. Nous avons eu l'occasion de visiter plusieurs missions des Pères du Saint-Esprit et nous avons pu constater sur place tout le bien qu'ils font aux populations de l'Afrique au milieu desquelles ils vivent. Presque toutes leurs missions forment à la culture du sol un certain nombre d'enfants rachetés de l'esclavage ou recueillis. C'est par là surtout qu'ils arrivent à dompter ces natures sauvages et à les civiliser tout en les évangélisant, ce qui reste naturellement leur but spécial. Ils leur apprennent aussi les arts et métiers les plus utiles.

A Thiès (Sénégal), nous avons pu admirer un superbe jardin d'essai où le P. Sébire, savant botaniste autant que linguiste, a réussi l'acclimatation de tous les arbres utiles des pays chauds. M. A. Lebon, ministre des Colonies, l'a visité en 1897 et en a été enchanté. Le journal *le Temps*, rapportant, le 1er novembre suivant, les paroles de son correspondant, disait : « Nous pouvons parcourir comme il convient le jardin d'essai de la mission de Thiès. Voilà dix ans seulement que les cultures

1. *Les Peuplades africaines*, voyage d'exploration au pays des Eshiras, par le R. P. Buléon. Brochure in-8° de 72 pages, illustrée de 12 dessins et d'une carte. 30, rue Lhomond, Paris, 1899.

ont commencé et les résultats sont des plus encourageants. » *Les Débats* du 2 novembre ajoutaient : « La mission de Thiès possède là un jardin d'expériences fort intelligemment compris. » *L'Éclair*, du même jour, disait encore : « Les Pères, à Thiès, avaient organisé une exposition de divers produits provenant de leur jardin d'essai. Ces produits sont tous d'une belle venue et montrent bien qu'avec de la culture le Cayor serait susceptible de donner d'autres produits que l'arachide. » On a réussi à y cultiver le café. Malgré les difficultés inhérentes au climat, a savoir : la sécheresse et le vent d'est, un pied a donné, cette année 1900, une très belle récolte.

D'autres jardins sont établis au Soudan, à 1 400 kilomètres de la côte, ce sont ceux de Kita, de Dinguira ; au Gabon, à Sainte-Marie de Libreville ; dans l'Oubanghi, à 2 200 kilomètres de la côte ; dans le Congo, les Pères du Saint-Esprit ont essayé d'introduire les bœufs qui n'y existaient pas ; l'on forme aussi, à Cunène, une foule d'enfants du pays à la reliure, à la cordonnerie, à la menuiserie, à la forge, etc. ; il en est de même au Zanguebar et à Bagamoyo, sur la côte orientale d'Afrique.

Tout récemment, M. Lemaire, commissaire

général par intérim du Congo a fort admiré l'industrie et les cultures établies dans les stations de l'Ogowé et a publié un article très élogieux pour les mêmes missionnaires dans *le Journal Officiel* du Congo français.

La mission de Sainte-Marie de Libreville, au Gabon, a donné aux divers centres de mission une foule d'arbres utiles. La plantation de vanille du P. Klaine a été la première faite dans le pays et elle a fourni les plants pour toutes les vanilleries qui s'établissent maintenant dans ces pays.

Au Fernan Vaz (Gabon) et à Hulla (colonie de l'Angola) ils ont entrepris avec succès le dressage de l'éléphant africain abandonné depuis les Romains et qui promet de devenir un instrument de civilisation.

Les sciences naturelles comptent parmi les Pères du Saint-Esprit de fervents disciples. Le R. P. Duparquet a découvert une foule de plantes nouvelles au Sénégal, au Gabon, au Congo portugais, au Zanguebar. Il a envoyé à notre Muséum des graines et des herbiers qui ont grandement enrichi nos collections botaniques. Les galeries de zoologie ont reçu des animaux très rares ou tout à fait inconnus avant lui. La ménagerie du Jardin des Plantes

a pu en obtenir de vivants. C'est lui qui, dans sa congrégation, a donné l'exemple de ce genre d'études suivi depuis par le R. P. Duss, qui a fait paraître une flore très complète des Antilles et a fourni d'utiles matériaux d'étude à nos collections nationales. C'est un botaniste éminent comme son confrère, le P. Sacleux, dont on possède au Muséum un magnifique herbier. Le P. Klaine a envoyé du Gabon à M. Pierre, l'ancien directeur du jardin botanique de Saïgon, une foule de plantes rares parmi lesquelles l'auteur de *la Flore de Cochinchine*, spécialiste en plantes tropicales, a trouvé 53 genres nouveaux et plus de 200 espèces non encore déterminées. Le P. Trilles commence, lui aussi, à faire des envois très intéressants. On possède du P. Sébire : *les Plantes utiles du Sénégal* et un *Manuel de l'agriculture au Sénégal*, qui a reçu une médaille de vermeil et une grande médaille d'argent. Ce Père est aussi chevalier du Mérite agricole. La médecine doit au P. Raimbault la découverte au Rio-Pongo (Guinée française) d'une plante qui porte son nom et qui est un remède puissant contre ce fléau de l'Afrique, la fièvre bilieuse hématurique, c'est le kinkéliba ou *Combretum Raimbaulti*. La botanique de la région du Cunène a été très étudiée par le

P. Berthelot, qui y a fait connaître une quantité de plantes nouvelles[1].

On se rappelle encore au Muséum les conférences très remarquables qu'y a faites Mgr Buléon sur l'histoire naturelle.

Une médaille d'or a été décernée par la Société d'acclimatation au P. Bichet pour avoir apprivoisé au Gabon l'éléphant d'Afrique. Il a reçu aussi les palmes académiques. Les Pères ne sont pas seulement naturalistes, ils cultivent aussi l'astronomie, tel Mgr Buléon qui a reçu une médaille d'or pour les très intéressantes observations qu'il a faites au Congo.

A Port-au-Prince, dans l'île de Haïti, le P. Schérer dirige un observatoire météorologique installé au collège de Saint-Martial. On lui doit des communications très intéressantes.

Tout le monde connaît les ouvrages de Mgr Le Roy, le supérieur général actuel des Pères du Saint-Esprit. Ils sont écrits avec une verve toute gauloise et illustrés de très beaux dessins dus à son crayon d'artiste et dont on a pu voir

1. Une autre plante également très efficace pour le traitement de cette fièvre a été trouvée récemment au Kilima-Ndjaro par un autre Père de la même congrégation.

des originaux à l'Exposition des missions. Il y a dans ces volumes toute une mine d'études ethnographiques sur les peuples du Zanguebar [1]. Il a publié dans les *Missions catholiques* des études très intéressantes sur les Négrilles ou pygmées dont il va bientôt faire un ouvrage à part. Les journaux ont souvent loué son style qui le ferait classer parmi nos meilleurs auteurs français. Sa grande compétence en ethnographie l'a fait recevoir membre des comités de plusieurs sociétés s'occupant de colonisation. Il est le digne successeur du P. Duparquet, mort préfet apostolique de la Cimbébasie et qui s'était acquis une grande réputation dans le monde savant, surtout en Portugal. Il a publié beaucoup de brochures ou d'articles sur les peuples du Congo portugais. Le P. Trilles a écrit, avec beaucoup de verve et de talent, une longue étude sur les Fangs ou Pahouins dans les *Missions catholiques*. En 1887, le P. Bourzeix a fait une intéressante brochure sur la république de Libéria, le P. Sand une autre sur l'enfant en Afrique ; enfin, on doit au P. Achille Lemire un journal de voyage de

1. *A travers le Zanguebar; Au Kilima-Ndjaro; Sur terre et sur l'eau; l'Esclavage africain; Islamisme et civilisation.*

Londres à Melbourne. L'Amazonie et la Guyane ont été décrites, la première, par le P. Libermann, la seconde, par le P. Brunetti. Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié l'article si curieux du P. Lejeune, sur la condition de la femme au Gabon, paru l'année dernière dans *le Correspondant*.

La langue française est enseignée dans toutes les écoles et collèges dirigés par les Pères du Saint-Esprit, tant en Afrique qu'en Amérique et en Irlande. Il serait trop long d'en donner ici la liste.

Il faudrait encore faire un grand catalogue pour indiquer seulement les titres des nombreux ouvrages de linguistique qu'on doit aux zélés missionnaires de la rue Lhomond, à Paris [1].

Nous avons eu l'occasion de voir ceux qu'a déjà publiés le P. Sacleux, aussi distingué linguiste qu'il est savant botaniste [2]. Traduction des livres saints, grammaires, dictionnaires en swahili, en volof, en sévère, malinké, bambara, etc., en un mot, dans presque toutes les

1. La maison mère des PP. du Saint-Esprit se trouve à Paris, rue Lhomond, n° 30.

2. Plus de 200 espèces nouvelles de plantes ont reçu son nom.

langues des noirs africains de leurs missions sont dus à la plume des missionnaires[1]. De même qu'un Père Jésuite, le P. Camboué, avait été nommé officiellement professeur de malgache à l'école coloniale[2], le P. Sébire vient d'être, pendant un an, professeur de langue volofe à l'École des langues orientales vivantes, mais plus heureux que son confrère, de la Société de Jésus, il a été officiellement reconnu, car on n'a pu trouver personne autre pour professer cette langue, tandis que l'on a écarté le P. Camboué, en le remplaçant par un jeune Malgache qui se trouvait être justement l'un de ses élèves de français, et qui ne faisait ses

1. Pour plus de détails, voir dans les *Annales apostoliques* de la Congrégation du Saint-Esprit, n° 7 novembre 1898 et n° 10 février 1899, 30, rue Lhomond, le catalogue des ouvrages publiés sur les langues africaines par les PP. de la Congrégation. Ces deux numéros ne mentionnent pas moins de 56 grammaires, dictionnaires, exercices en 21 langues africaines : volof, sérère, malinké, bambara, soso, ibo, pongwé, eshira, kombé, fang, galoa, douma, fyot, nyaneka, mboundou, gangouella, swahili, zigoua, massaï, sorvinhé, malgache. Le P. Sacleux prépare en ce moment un gros travail sur la langue bantou montrant ses rapports avec les autres langues d'Afrique, et même avec l'arabe, le malais, le javanais et le chinois.

2. Il ne put excercer vu l'opposition qu'on lui fit ensuite, et ce fut un de ses élèves, un jeune Malgache, qui le remplaça.

cours qu'avec l'aide de son ancien maître, professant ainsi par l'intermédiaire de son disciple. Le P. Derouet a reçu les palmes académiques pour son dictionnaire français-fyot, dialecte du Congo nord, et le P. Abiven pour ses ouvrages sur la langue malinkée. Les missionnaires protestants du Zanguebar sont unanimes dans leur admiration pour les travaux en swahili du P. Sacleux, et ils lui ont emprunté sa traduction des Livres sacrés dans cette langue, entre autres celle d'une partie des livres saints.

Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi, qui fit la campagne de 1870 parmi les volontaires de l'ouest et qui évangélisa le Gabon, le Congo et l'Oubanghi depuis 1877, y a créé de nombreuses écoles de français et de travaux manuels. Pour le remercier d'avoir conquis à la France, par la croix, un territoire grand comme trois fois celui de la Mère-Patrie, il a été décoré de la croix de la Légion d'honneur et d'une couronne civique par la Société nationale d'encouragement au bien. Il a, de plus, reçu un prix de la Société Anti-Esclavagiste et un autre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Avant de passer à l'étude de travaux scienti-

fiques et humanitaires, accomplis par nos missionnaires dans le nouveau monde, arrêtons-nous un instant sur ceux qui ont distingué les Pères de la Congrégation des Saints-Cœurs et de l'Adoration, plus connus sous le nom de Pères de Picpus ou Picputiens, du nom de la rue de Paris où se trouve leur maison mère. N'ayant pas eu, comme pour la plupart de ceux dont nous avons parlé, l'heureuse chance de visiter leurs missions en Océanie, c'est à des amis, informés aux meilleures sources, que nous devons les renseignements qui vont suivre.

Les Pères de Picpus ont là trois vicariats : Tahïti, les Marquises et les Sandwich. Il est hors de doute qu'ils ont grandement facilité l'annexion, ou plutôt la cession de l'île de Tahïti à la France. Dans leurs écoles, ils ont toujours tenu à cœur d'apprendre le français aux indigènes. Ce sont eux qui l'ont appris aux Marquisiens, puisque, jusqu'à ce jour, eux seuls ont tenu les écoles dans l'archipel des îles Marquises. Un peu partout ils ont implanté notre langue : au Gambier, aux Tuamotou, aux Sandwich, aujourd'hui même aux îles Cook, qui sont sous le protectorat anglais. Tout en cherchant à faciliter la diffusion du français parmi les peuplades de l'Océanie, ils ont eu

l'excellente pensée de veiller à la conservation et à la fixation dans sa beauté et sa pureté primitives de la langue indigène, ce qui, certes, n'est pas sans mérite au point de vue ethnographique. Ils considèrent, avec raison, que c'est être trop rigoureux que de tuer une langue par une autre.

Mgr Jaussen, premier évêque de Tahïti, est l'auteur d'un dictionnaire tahïtien-français et français tahïtien ; de la grammaire tahïtienne et d'un livre d'école avec texte tahïtien et texte français en regard. Au R. P. Richard Lemoing on doit un *Guide* du tahïtien pour apprendre le français.

Mgr Dordillon a édité, en 4 volumes in-4°, un grand dictionnaire marquisien-français et français-marquisien, puis une grammaire de cette langue. D'autres missionnaires ont fait des dictionnaires des langues mangarewa, hawaïenne, etc. Nous ne parlons pas des livres de piété, traductions de Livres saints, qui ont été faits dans toutes ces langues, bien qu'ils représentent une somme considérable de travaux de linguistique et font aussi grand honneur à des Français. Les sciences historiques et naturelles n'ont pas été oubliées. On doit à Mgr Jaussen la découverte des tablettes de l'île

de Pâques. Il a sauvé de l'oubli une écriture aujourd'hui disparue et dont on ne possède que les quelques rares exemplaires qu'il a recueillis et dont deux figurent à l'Exposition des Missions, où nous avons pu les voir (vitrine 14). On ne pourra plus dire, ce qui avait été affirmé à la légère, que les Maoris de ces îles ne possédaient pas d'écriture. La description de ces tablettes, écrites en caractères idéographiques et suivant la forme dite boustrophédon, c'est-à-dire en zigzag, comme le bœuf qui laboure, se trouve, avec le répertoire des principaux caractères, dans une brochure rédigée sur les notes de Mgr Tepano Jaussen, après sa mort, par le R. P. I. Alazard [1]. S'il est un jour possible de fixer irrévocablement la genèse de la race tahïtienne, c'est au vaillant et savant évêque que reviendra la gloire d'avoir saisi et fixé les seuls vestiges qui restent actuellement d'un peuple à peu près disparu et d'avoir enrichi la science et l'histoire d'impé-

1. *L'Ile de Pâques, historique, écriture et répertoire des signes des tablettes* en bois d'hibiscus intelligents, par Mgr Tepano Jaussen, ouvrage posthume rédigé par le R. P. Ildefonse Alazard, de la Congrégation des SS. Cœurs de Picpus, Paris. Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, 1893. (Tepano était le nom donné par les indigènes à Mgr Jaussen.)

rissables monuments qu'il serait impossible de reconstituer aujourd'hui [1].

Le premier évêque de Tahïti, tout en convertissant les indigènes anthropophages des îles Pomotous, s'efforça de pourvoir autant aux besoins de leurs corps qu'à ceux de leurs âmes. Il se fit agriculteur et introduisit, sur ces îles madréporiques, où ne poussaient que des broussailles, la culture du cocotier qui a non seulement sauvé les indigènes de plus d'une famine, mais leur a fourni, avec le *coprah* (noix de coco séchée au soleil) l'élément d'un commerce avantageux. A Tahïti, Mgr Jaussen introduisit l'élevage et l'exportation des bestiaux. Là, où, avant lui, on ne trouvait que du poisson, du porc sauvage et des volailles (introduites par Cook et Bougainville), on élève aujourd'hui des moutons et des bœufs, et l'on cultive mille plantes utiles introduites par ses soins. Les Pomotous lui sont donc en grande partie redevables de leur richesse actuelle en produits végétaux et animaux.

Aux îles Marquises, les Pères de Picpus ont introduit de nombreuses plantes utiles et parmi elles le coton qu'ils ont appris aux indigènes

1. *Le Contemporain : Mgr Jaussen, premier évêque de Tahiti* (1815-1891), par I. Tepano (Papeete).

à filer. On leur doit une petite botanique de ces îles[1], et le P. Mathias a écrit longuement au sujet de leur histoire et de leur ethnographie. Les *Iles blanches des mers du Sud*, volume qui vient de paraître, est dû à la plume d'un missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun le P. F. Hartzer qui a aussi écrit *Cinq ans parmi les sauvages de la Nouvelle-Bretagne*.

A Tahïti, les écoles de la mission, tenues par les Frères de Ploërmel et les religieuses de Saint-Joseph de Cluny, l'emportent toujours sur les écoles laïques. Aux Sandwich, principalement à Honolulu, les écoles catholiques ont la confiance générale et occupent le premier rang. Celle des garçons à Honolulu, dirigée par les Marianistes, compte plus de 600 élèves ; on y enseigne le français, comme dans celle des filles, tenue par les religieuses des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration et qui n'a pas moins de 400 enfants. Le gouvernement hawaïen a montré sa satisfaction en décorant quatre des Pères, de l'ordre royal de Kalakaua ; ce sont : Mgr Maigret, Mgr Kœckmann, le P. Damien et le P. Fouesnel. L'histoire du

1. *Botanique des îles Marquises*, par le R. P. Géraud. On doit encore aux PP. de Picpus un *album* illustrant les *Missions de la Nouvelle-Guinée*

P. Damien, l'apôtre des lépreux de Molokaï, a été racontée par Mme Craven et traduite dans toutes les langues ; c'est la grande gloire de l'apostolat dans la dernière moitié du siècle qui finit.

A Tahïti et aux Marquises, il y a également des lépreux et ils sont secourus et assistés par les Pères de Picpus, mais il n'y a pas encore de léproserie.

Ce fut aux Marquises que, vers 1842, Mgr Baudichon, alors vicaire apostolique, rendit de signalés services aux troupes françaises chargées de réprimer les révoltes des naturels. L'évêque parvint à pacifier ces îles sans qu'il y eût une seule goutte de sang versé, alors que dans un premier engagement deux officiers et plusieurs soldats avaient péri sous les balles des indigènes. En récompense, le gouvernement français lui décerna la croix de la Légion d'honneur.

En 1863, un vaisseau, le *Diamant*, apporta la variole aux Marquises. Le fléau fut impitoyable ; les missionnaires furent héroïques. Trois surtout se dévouèrent au soulagement des malades d'une façon absolument extraordinaire : Mgr Dordillon, le P. Chaulet et le F. Florent Forgeot. Nuit et jour, ils battaient la

campagne à la recherche des malades, des mourants ou des morts. Personne ne les aidait, ils devaient tout faire, soigner les malades, préserver les hommes encore indemnes, enterrer les morts. Cela dura six mois. M. Rousseau, représentant de l'administration, demanda la croix pour un de ces braves, elle ne vint pas !... Les missionnaires, comme bien l'on pense, s'en consolèrent facilement ; mais avouons qu'ils l'avaient amplement méritée.

C'est encore à des missionnaires français, aux Pères Maristes, que nous devons la conquête pacifique de notre belle colonie de Nouvelle-Calédonie. La *Revue des Deux Mondes* du 15 avril dernier racontait, par la plume de M. René Pinon, comment la France s'est établie pour la première fois à l'île des Pins. Ce récit avait d'ailleurs été fait déjà par le P. A. de Salinis, S. J., dès 1892, dans son livre intitulé : *Marins et missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie*, 1845-1853. Depuis longtemps, les Anglais, auxquels doit naturellement appartenir le moindre rocher qui émerge au-dessus des mers, avaient jeté les yeux sur la Nouvelle-Calédonie pour y établir un port de relâche et un dépôt de charbon en vue d'une ligne de navigation à vapeur destinée à relier Sydney à

Panama. Mais l'amiral Febvrier des Pointes, convaincu que la France, dont les missionnaires travaillaient dans l'île depuis déjà dix ans, devait s'y établir solidement, s'entendit avec le P. Rougeyron, supérieur de la mission à l'île des Pins. Le 24 septembre, ayant eu vent qu'un navire anglais venait d'être expédié d'Australie pour faire soi-disant de l'hydrographie sur la côte, l'amiral descendit du *Phoque*, avec son état-major et 20 hommes, et alla s'entendre dans la maison du P. Forestier avec les chefs canaques qui l'y attendaient, accompagnés de 150 de leurs guerriers. On y signa avec eux, en présence des Pères comme témoins, un traité de cession en due forme et l'on hissa le pavillon français sur la maison de la mission en le saluant de 21 coups de canon. Peu après, arrivait le navire de guerre anglais *Herald* ; le capitaine fit venir à son bord le chef Ven-degou, exhiba de superbes présents et lui offrant un pavillon anglais lui demanda de vendre son île à la Grande-Bretagne. « C'est trop tard », répondit le Canaque, et il montra le pavillon français flottant sur sa case. Quand, de retour à Sydney, le commandant du *Herald* fit son rapport au commodore de l'escadre, celui-ci, qui avait gardé, en poche, depuis plusieurs mois,

l'ordre d'occuper la Nouvelle-Calédonie, fut si honteux de s'être laissé devancer par les Français qu'il se suicida [1]. Comme le dit l'amiral Febvrier des Pointes dans son rapport : « Voilà un missionnaire qui vient de rendre un service signalé à la patrie à ajouter à tant d'autres qui restent inconnus. Celui-là seul mérite la croix d'honneur ; elle ne sera jamais plus noblement portée. Je la demanderai directement à l'empereur pour être plus sûr de l'obtenir et certainement il ne me la refusera pas. »

Comme les Pères de Picpus et comme tous nos missionnaires, peut-on même dire, les Pères Maristes ont composé de nombreux livres sur l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et la linguistique des îles qu'ils évangélisent [2]. Le P. Monfat a écrit l'histoire des *Maoris* [3]. Il

1. C'était la revanche de l'affaire de la Nouvelle-Zélande où douze ans auparavant, un capitaine anglais avait joué les Français et pris possession de l'île.

2. Cf. *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*, par le P. Lambert, Mariste, p. 353. In-4°, Nouméa, 1900, chez les PP. Maristes, 104, rue de Vaugirard à Paris. *Dictionnaire Samoa-français-anglais et Français-samoa-anglais* ; de nombreux ouvrages en langue Maorie, Tongienne, Samoane, Foutouna, etc., ont été aussi écrits, sur la religion, par les PP. Maristes ; entre autres le Catéchisme en 16 langues canaques que Mgr Fraysse a envoyé à l'Exposition.

3. *Les Maoris* · étude historique avec vues, portraits

avait déjà publié, en 1891, *Dix ans en Mélanésie*, étude historique et religieuse. Mgr E. Elloy a fait l'histoire des missions diocésaines centrales. Le P. Laurent a fait celle de la mission de Nouvelle-Calédonie [1].

On doit aussi aux Pères Maristes la fondation de l'asile de Saint-Léonard à l'île de ce nom ; œuvre essentiellement sociale pour le relèvement des forçats libérés que le bagne jette sur le pavé après l'accomplissement de leur peine.

Le P. Montrouzier, mort récemment, et qui fut témoin de l'acte de cession de la Nouvelle-Calédonie, était un savant naturaliste. Il a envoyé en France de précieuses collections de coquilles et d'insectes, dont la plus grande partie se trouve dans le musée de la maison-mère des Pères Maristes à Lyon. Quelques espèces nouvelles lui ont même été volées par l'Angleterre, et voici comment. Un missionnaire protestant, collectionneur enragé, l'ayant ren-

et des cartes, par le R. P. Monfat. In-8°, 399 pages. Lyon, 1896. — *Dix ans en Mélanésie*, étude historique religieuse, 371 pages, in-8°. Lyon, 1891.

1. *Les Missionnaires de la Nouvelle-Calédonie*, au sujet de l'enquête administrative de Wagap, par le P. Ch. Laurent, S. M. Firmin Didot, 1885, in-8°, 217 pages.

contré sur le rivage au moment où il venait de recueillir un certain nombre de spécimens de coquilles intéressantes, se les fit donner par le brave Père. Puis il s'empressa de les faire nommer en Angleterre comme s'il les avait découvertes.

Une partie des coquilles trouvées par le P. Montrouzier ont été décrites et figurées par le P. Hervier, mort récemment à Lyon, et qui était un conchyliologiste distingué.

Nous ne savons si le gouvernement impérial paya la dette de reconnaissance qu'il avait contractée avec le supérieur de la mission de la Nouvelle-Calédonie. Nous ne connaissons, en effet, qu'un chevalier de la Légion d'honneur parmi les Pères Maristes. Ce fut Mgr Douarre. qui reçut la croix en 1836 pour services rendus à la France.

Bien qu'ils ne soient pas employés à la conversion des âmes, les Frères des Écoles chrétiennes n'en sont pas moins d'excellents missionnaires de la langue et de l'influence française, voire même de sa civilisation, grâce à leurs très nombreuses écoles d'enseignement primaire, secondaire, et technique. Elles sont répandues non seulement dans nos colonies mais encore en pays étrangers.

À Madagascar, particulièrement à Tananarive, ils ont des cours professionnels de travaux de menuiserie et d'ajustage et des cours d'agriculture. Nous avons admiré à Alexandrie d'Égypte une école d'arts et métiers, ainsi qu'un beau collège, où l'on donne l'enseignement secondaire d'après les programmes égyptiens. A Rhodes nous avons visité leur scolasticat, où ils préparent des professeurs destinés à enseigner dans toutes les langues de l'Orient. Ils sont tellement estimés à Salonique que la majorité des élèves que nous avons vus dans leurs classes appartiennent aux riches négociants israélites de cette ville. Cela en dit long sur leur esprit de tolérance. Aux Indes anglaises ils possèdent de nombreux établissements d'instruction comme aussi en Birmanie, en Cochinchine et au Tonkin, à Singapour, Hong-Kong, etc. Nous avons déjà cité l'institution Taberd à Saïgon.

Tout le monde connaît les beaux travaux géographiques du Frère Alexis. A l'Exposition de 1900, le F. Norbert exposait de très beaux reliefs géographiques, entre autres un plan de Tananarive et des environs, œuvre remarquable de science et de précision. A cette même exposition parmi les nombreuses récompenses qu'ils

ont remportées (3 grands prix, 13 médailles d'or, 21 d'argent, 14 de bronze et 7 mentions honorables, en tout 58 récompenses), un grand prix a été attribué à leurs établissements aux colonies, une médaille d'or a été attribuée à leur école de Tananarive, une autre à l'enseignement indigène, une d'argent aux cartes et reliefs géographiques du F. Norbert; l'établissement de Tunis a eu une médaille d'argent et l'école d'agriculture de Tananarive une médaille de bronze.

L'Amérique est loin d'être, comme l'Asie, l'Afrique et l'Océanie, un pays de missions. Les Républiques latines ont un clergé régulier ou des congrégations étrangères. Les Lazaristes ont bien quelques missions dans l'Amérique du Sud, au Brésil, au Chili, au Pérou et au Mexique, mais elles sont le plus souvent desservies par des missionnaires non Français. Les Dominicains ont des missions à l'Équateur, mais nous croyons qu'ils n'y enseignent pas notre langue et se contentent de travaux purement religieux. La population, du reste, ne se prête pas à une instruction scientifique. Les Pères Salésiens ont des collèges dans la République Argentine, où clergé et religieux sont surtout Italiens. Les Pères de Picpus (Congrégation des S. S. Cœurs

et de l'Adoration) ont trois maisons au Chili et une au Pérou. L'amiral Larrieu visitant celle de Valparaiso disait : « Ces hommes font plus ici pour l'influence française que tous nos ministres et nos consuls de l'Amérique du Sud. »

Aux États-Unis et au Canada se trouve un clergé catholique, américain et anglais. Nous avons bien en Californie et aux États-Unis des maisons des Frères des Écoles chrétiennes avec des professeurs français, mais ils y sont en petit nombre. Dans la Californie méridionale, ils ont établi, du côté de Los Angeles, des écoles professionnelles de culture dont nous avons entendu dire merveille autrefois par le F. Vignon, un Normand, mort il y a peu de temps. Dans le Manitoba et l'Alaska, l'Atabaska-Mackenzie, on trouve quelques missionnaires français isolés au milieu de confrères étrangers. Le P. de Villiers, S. J., a été quelques années au Manitoba. Mais on ne s'occupe, là-bas, que de l'évangélisation des indigènes, et il y a peu à faire dans ces pays glacés au point de vue scientifique. Le P. Petitot, des Oblats de Marie, aujourd'hui curé aux environs de Paris, a été de longues années missionnaire dans ces contrées arctiques de l'extrême nord-ouest américain. Il a fait de nombreuses communications aux sociétés savantes

sur les peuplades sauvages qu'il a évangélisées. Il a publié le premier un dictionnaire de la langue déné-dindjié, des vocabulaires, des dialectes montagnais ou chippewayou ; ceux des tribus Peaux de lièvres et Loucheux avec une grammaire et des tableaux synoptiques des conjugaisons [1] ; une monographie des déné-dindjié ; un vocabulaire français-esquimau, ainsi qu'une monographie des Esquimaux chiglit des bouches du Mackenzie et de l'Anderson. Ses articles géographiques manquent un peu de critique. Sur l'Alaska, on peut lire aussi avec profit les articles du P. René, S. J., dans les *Études religieuses*, etc... Le P. Lacombe, des Oblats de Marie, a publié un dictionnaire et une grammaire de la langue krie, qui a obtenu un prix spécial, croyons-nous. On doit aussi à Mgr Faraud des travaux sur cette langue d'une peuplade des Montagnes-Rocheuses.

Mais bien que nous oubliions forcément un bon nombre de travaux de nos missionnaires dans le monde entier, nous devons nécessairement limiter cette étude que nous ne pouvons transformer en un catalogue des œuvres scientifiques, littéraires ou humanitaires des

1. Paris, E. Leroux, 1876. In-4°.

missionnaires français. Il faudrait pour cela écrire un gros volume.

C'est, d'ailleurs, notre intention de compléter ces notes rapides au moyen des renseignements que les missionnaires de tous ordres voudront bien nous donner. Nous pourrons ainsi établir, aussi exactement que possible, le bilan de leurs travaux à la fin du XIXe siècle. En tout cas, nous croyons avoir suffisamment prouvé notre thèse, qui avait pour but de montrer que nos missionnaires ne sont pas seulement de dévoués propagateurs de la religion catholique, ce qui est abondamment prouvé par leurs œuvres apostoliques, mais qu'ils sont encore de précieux auxiliaires de la France, à laquelle ils ont souvent conquis des colonies. En tout cas, ils se sont montrés les meilleurs propagateurs de notre langue, de notre civilisation et de nos idées, qu'ils importent dans presque tous les pays du globe. N'est-ce pas mille fois plus utile à nos véritables intérêts que l'importation de l'alcool ou de l'opium ? Grâce à leur douceur, à leur science et à leur humanité, ils ont fait aimer notre chère patrie partout où ils ont passé. On ne peut leur faire le reproche que lord Salisbury faisait, il y a peu de temps, aux Anglais, dans une conférence de leurs mis-

sions où il avait accepté de parler. L'Angleterre, comme il le disait malicieusement, envoie d'abord le missionnaire, puis le commerçant, et le soldat le suit invariablement, annexant par la force à la couronne le pays dûment étudié par les autres.

Aussi Li Hong-tchang disait-il, avec une franchise tout européenne, au ministre d'Angleterre à Pékin, qui lui demandait des concessions de chemins de fer : « Débarrassez-nous d'abord de vos missionnaires et de votre opium, qui sont la perte de la Chine. » Il aurait pu ajouter : « Et de vos navires de guerre. » Ceux-ci sont toujours, en effet, prêts à recevoir le ministre protestant et le commerçant. Il n'en est guère de même chez nous, et nos missionnaires catholiques n'ont eu que bien rarement la chance d'être ainsi soutenus par notre gouvernement. Actuellement, oubliant le mot de Gambetta, celui-ci s'efforce de détruire partout en France les pépinières où l'on forme ces soldats du Christ, qui sont aussi nos meilleurs diplomates et nos plus puissants auxiliaires pour la conquête pacifique des nations, qui ont appris par eux à chérir la fille aînée de l'Église. Mais nos gouvernants, presque tous inféodés à la politique antimorale et antifrançaise de la franc-

maçonnerie, ne peuvent pardonner à nos missionnaires d'être plus savants, plus Français qu'eux-mêmes et leurs frères maçons. Si, plus patriotes et plus intelligents, ils suivaient l'exemple de M. Henri Fournier, ne devraient-ils pas tous dire aux congrégations : « Semez de la graine de missionnaires. » Car, avec ceux-ci, la France conquiert le monde et s'en fait aimer, tandis que, avec des soldats seulement, on s'annexe bien des nations, mais on s'en fait détester : l'Angleterre nous le prouve aujourd'hui plus que jamais.

Au moment où paraissent ces lignes, nous lisons, dans *l'Officiel* du 15 décembre 1900, la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur des missionnaires français dont les noms suivent :

Mgr A.-P.-M. Favier, évêque de Pékin, pour avoir organisé la défense du Pé-tang.

Mgr St. Jarlin, son coadjuteur ; s'est particulièrement distingué dans la défense du Pé-tang.

Mgr J. Brugnière, évêque de Tcheng-ting-fou ; pour les mêmes motifs.

Ces trois religieux appartiennent aux Lazaristes.

Le P. E. Becker, S. J. ; conduite courageuse dans la défense de Hien-hien, organisée par lui (le *Journal Officiel* a évité de dire que c'était un Jésuite).

Le P. J.-A. Laveissière, des Missions Étrangères. A fait preuve du plus grand courage au cours des événements de Chine ; a reçu six blessures.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 40195

A LA MÊME LIBRAIRIE

Nos Missionnaires Patriotes et Savants

Par A.-A. FAUVEL

ANCIEN OFFICIER DES DOUANES CHINOISES
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Un vol. in-12 . . . . franco. » 75
Par douzaine, avec treizième gratuit . . l'exemplaire. » 50
Par 50 exemplaires au moins. . . . . . l'exemplaire. » 38

Les Méconnus

Ce que sont les Religieux,
Ce qu'ils font,
A quoi ils servent

Par le R. P. A. BELANGER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉDITION DE PROPAGANDE

Un vol. in-12 de 250 pages. . . . . franco. » 75
Par douzaine, avec treizième gratuit . . l'exemplaire. » 55
Par 50 exemplaires au moins. . . . . . l'exemplaire. » 43

La Liberté d'enseignement : Cinquante ans après, par le P. JOSEPH BURNICHON, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-12. . . . . 3 fr.

François Jaccard, ou Dix ans de prison, épisodes de Cochinchine, par M. l'abbé CROCHET, membre de plusieurs sociétés historiques. *Deuxième édition*. 1 vol. in-8. . . . . . . 4 fr.

Vie du vénérable serviteur de Dieu Pierre-Rose-Ursule Dumoulin-Borie, évêque élu d'Acanthe, vicaire apostolique du Tong-King occidental, de la Congrégation des Missions Étrangères, martyr dans la persécution suscitée le 3 janvier 1838; suivie d'un appendice sur les missions chez les infidèles; par un prêtre du diocèse de Tulle. *Troisième édition*. 1 vol. in-12. 1 fr. 25

Monseigneur Theurel, évêque d'Acanthe, vicaire apostolique du Tong-King occidental, par M. l'abbé J. MOREY, curé de Beaudoncourt (Haute-Saône), officier d'Académie, etc. 1 vol. in-12 . . . . 1 fr. 25

Paris. — Typ Chamerot et Renouard. — 40195.



